

N° 256 - 8 DÉC. 1938

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards

FRAPPER le peuple
M. DALADIER

c'est affaiblir la FRANCE

Les XII^e, XIII^e, XIV^e
Chambres Correctionnelles,
condamnent à des peines
de prison, les ouvriers des
Usines Renault, coupables
d'avoir manifesté par le
moyen légal de la grève
leur réprobation contre les
décrets-lois de misère.



mais la NATION RESTERA UNIE
CONTRE LES DIVISEURS

LA GRÈVE GÉNÉRALE contre les décrets lo



Le 29 novembre, des affiches annonçaient dans les endroits publics la réquisition des services publics et concédés, comme en temps de guerre, décrétée illégalement par le gouvernement.



A Toulouse, où les tramways n'ont pas circulé le 1^{er} décembre, et où les ouvriers du 6^e groupe d'aviation ont été lock-outés, les travailleurs ont été chargés, avec une scandaleuse brutalité, par les gardes mobiles et les gendarmes et beaucoup d'entre eux furent blessés. On voit ici la foule et les gardes devant les magasins « Au Capitole ».

Ci-dessous : ce n'est pas un couloir de caserne, mais la station de métro « Richelieu-Drouot » où les soldats ont formé les faisceaux. Sur l'écrêteau : « Sortie momentanément fermée au public ».

Ci-dessous : à la gare Saint-Charles, à Marseille, c'est la troupe qui véhicule les colis... Il y avait donc des grévistes ?



Ci-dessous : à Paris, dans tous les dépôts et aux stations d'autobus, des gardes mobiles armés, en nombre considérable.



Ci-dessus : devant les étalages des grands magasins, à Paris, les gardes mobiles patrouillent.

rets lois et la MOBILISATION contre le PEUPLE



uloir de
o « Ri-
t formé
Sortie
lic ».



Ci-contre, à droite : Le dépôt des tramways de Valenciennes d'où n'est sortie aucune voiture le 30 novembre.

Ci-dessous : A Boulogne-Billancourt, de très nombreux commerçants avaient fermé leurs boutiques par solidarité avec les ouvriers grévistes.



Ci-dessous : A Marseille, les employés en grève ont occupé le matin du 30 novembre le dépôt de tramways de Blancarde.



MERCREDI, au matin, dans la bise glacée d'une journée de novembre.

Les hommes sont là, à leur poste de lutte.

Ils attendent, confiants, résolus, l'heure de manifester leur opposition absolue aux décrets-lois de misère, aux mesures de régression sociale.

Ils manifesteront, dans l'ordre, avec discipline.

C'est, tout près de Paris, un dépôt d'autobus.

Chauffeurs, receveurs sont venus, c'est vrai, bien avant l'heure. Ils veulent s'entendre, se concerter. Pas un qui ne soit prêt à son devoir social et syndical.

Mais, dans la lumière crue des grandes lampes aériennes, qui les attend ?

La masse noire, casquée, bottée, des gardes mobiles.

Ils sont là, par centaines, un garde par gréviste éventuel. Au moins. Ils sont armés, ils ont le mousqueton, et des cartouches dans leur giberne.

Dirait-on pas qu'ils partent en guerre ?

Au seuil du dépôt, les pelotons sont formés.

Pas de groupes d'ouvriers, un à un, on saisit le chauffeur qui se présente, le receveur aux mains nues :

— Tu es du dépôt ? Eh bien ! tu as le choix. Ou bien monter sur ta voiture, et partir. Ou bien monter dans le car, et t'en aller t'expliquer devant les juges...

Voilà ! C'est ainsi que l'on comprend, sous un Gouvernement « démocratique », la meilleure manière de remettre la France au travail.

Résister ? Etait-ce possible ? Beaucoup l'ont fait, pourtant, la rage au cœur, et sachant bien ce qu'ils risquaient.



Et l'on a vu, à Paris, sortir, lentement d'abord, les autobus.

Et, dans les garages, les chauffeurs de taxis, immobiles devant leurs voitures, ont compris que la force, puisque l'on avait résolu de ne pas s'opposer à elle, restait la plus forte.

D'un côté, des hommes armés, et munis d'instructions d'une sévérité inouïe. Des hommes qui étaient obligés de rester en deçà de leurs consignes, parce qu'ils les estimaient, eux-mêmes, excessives. De l'autre, un prolétariat dont la discipline exemplaire a fait qu'il n'y a pas eu, de toute la journée, du fait des ouvriers, un seul incident.

Les autobus sont partis. Les taxis ont suivi.

Dans les gares, les trains s'en allaient, sous la même menace.

Dans les rues, les arroseuses, les SITA se mettaient en mouvement, avec une lenteur plus que boudeuse.

Et cela dans une ville qui paraissait en état de siège, tant il y avait de casques aux carrefours.

On avait vu, à chaque station de métro, s'installer la troupe, avec ses armes.

Toute la journée, la chaussée était sillonnée par les camions lumineux neufs de la garde mobile. Il y avait même des gardes au casque à la visière coupée, des tankistes de la mobile !

L'état de siège. La répression mobilisée.

L'appel des mousquetons à la sagesse du Pays !.

(Suite page 8.)

Du 20 décembre 1848 au 2 DÉCEMBRE 1851

LA LEÇON de L'HISTOIRE

Le 20 décembre 1848, voici quatre-vingt-dix ans, Louis-Napoléon-Bonaparte, élu par 5 millions 434.226 voix, fut investi de la présidence de la II^e République par l'Assemblée Constituante. Quelques mois avant, en juin, le général Cavaignac s'était livré à une abominable répression contre les ouvriers de Paris. Ce sanglant « défenseur de l'ordre », en massacrant ceux qui voulaient remplir la démocratie d'un contenu social, avait prétendu défendre la légalité et la République. Le voilà à son tour par terre, et la République condamnée à une agonie douloureuse et déshonorante de trois ans, qui se prolongea jusqu'au jour où les élus, ayant détruit morceau par morceau l'arbre sur lequel ils étaient assis, furent brutalement chassés par la dictature de l'Empire.

L'expérience de 1848 a été présente à l'esprit de tous les démocrates au cours de la semaine qui vient de s'écouler. A voir cette mobilisation illégale de toutes les forces répressives, on s'est demandé si le président du Conseil n'avait pas l'intention de jouer les Cavaignac. A entendre ses discours radiodiffusés on se pose la question de savoir si son ambition n'est pas séduite par l'exemple de Bonaparte... Mais il se peut qu'il ne soit que du calibre du piètre politicien Odilon Barrot, ministre du prince-président, dont il semble suivre la maxime : « La légalité nous tue. » Car, pour se soustraire à la loi, qui exige la réunion de la Chambre, de cette Chambre dont il redoute le verdict, M. Daladier, par des réquisitions illégales, a voulu provoquer la classe ouvrière et a cherché dans des troubles le prétexte pour proclamer l'état de siège et pour mettre la démocratie en veilleuse.

« Il faut en finir avec les ouvriers et le socialisme », disaient les gens de la haute finance en 1848 et à cette fin ils prononcèrent la fermeture des ateliers nationaux, institution destinée à assurer aux ouvriers, d'une façon fort utopique, il est vrai, le droit au travail. Manœuvre adroite et qui tenait compte à la fois des sentiments des paysans et du peu d'expérience du jeune prolétariat. Les paysans et les classes moyennes en général, considérant les ouvriers des ateliers nationaux comme des « faïnésants », approuvèrent la fermeture de cette institution. Les ouvriers voyant toutes leurs aspirations sociales mortellement menacées, passèrent à l'action sans avoir expliqué leur cas aux classes moyennes, sans avoir resserré les liens avec les boutiquiers et les paysans. Et le mauvais coup réussit.

On dirait que, dans l'esprit de nos gouvernants, les décrets-lois et l'offensive contre la législation sociale de 1936 tiennent le rôle de la fermeture des ateliers nationaux en 1848. Mais les ouvriers et les classes moyennes ont appris par l'expérience. « Pas si bête, M. Daladier », ont-ils répondu. « Nous ne vous fournirons pas les prétextes qui vous permettraient de vous cramponner au pouvoir. Nous savons, les uns et les autres, que, quoique vous disiez, et nous sommes un peu désabusés sur le mot « fraternité » quand il sort de votre bouche, nous savons très bien que vous ne cherchez qu'à nous diviser, pour nous battre les uns après les autres, mais nous ne vous ferons pas ce plaisir, car nous ne savons que trop que la misère de l'ouvrier entraîne la ruine du commerçant. »

Il est étonnant de voir à quel point les procédés du capital se ressemblent à travers une période de presque cent ans. De 1936 à 1938, les forces capitalistes ont imposé le sabotage du programme du Front Populaire pour essayer de discréditer ce dernier et pour aménager leur retour au pouvoir à la faveur d'une campagne démagogique contre les partis de gauche. La méthode employée en 1848 ne fut pas tellement différente.

La situation financière était à cette époque aussi désastreuse que de nos jours. L'endettement de l'Etat auprès des banquiers, dont on demande le concours pour boucher le trou du déficit, voilà le moyen classique dont se sert la finance dans notre pays pour le mettre à sa merci. En 1848, comme en 1938, on pouvait déjouer le coup en établissant l'impôt progressif. L'impôt progressif figurait bien dans le programme des groupements de gauche, mais ceux-ci reculèrent devant son application. Que fit-on à sa place ? Tout comme M. Daladier, on eut recours à l'impôt progressif à rebours. Moins vous gagnez, plus on vous demande de sacrifices. Ce furent les fameux 45 centimes additionnels perçus sur chaque franc d'impôts directs ! Hélas ! en 1848, les paysans et les boutiquiers s'aperçurent trop tard que c'étaient les mêmes gens qui frappaient les ouvriers et qui leur envoyaient le percepteur à la maison. Tant il est vrai qu'une fois les massacres de Cavaignac accomplis, le Parlement, lâche et docile, rejetait à la fois l'imposition du capital proposée par la gauche, et abolissait la journée de dix heures. Peut-être certains boutiquiers applaudissaient-ils à cette mesure, mais ils étaient sans doute beaucoup moins enthousiastes à la nouvelle que leurs créanciers avaient de nouveau le droit de les mettre en prison quand ils ne réglaient pas leurs dettes arriérées.

Voilà le climat favorable à la démagogie de Bonaparte. Le « parti de l'ordre » imposait la politique de la haute finance. La gauche, profondément divisée et déchirée, privée de ses éléments les plus combattifs à la suite de la saignée de juin, s'avérait incapable de défendre avec énergie les revendications populaires. Ainsi, le 10 décembre 1848, on vit dans les rues de la capitale les bandes de Bonaparte crier : « Plus d'impôts ! A bas les riches ! Vive l'Empereur ! »

Ce dernier, à ce moment encore « le prince-président », devait sa victoire en premier lieu aux paysans.

L'aspect le plus tragique des événements de 1848 à 1851 réside sans doute dans le fait que, dès 1849, les petits bourgeois, et même une partie des paysans, finalement déçus, cherchaient à rétablir, au sein de la « Montagne », l'union avec les ouvriers et que, à plusieurs reprises, ils étaient sur le point de remporter des victoires considérables sur les forces adverses. Mais, hélas ! Napoléon fut sauvé par l'incapacité de la gauche à exploiter ses succès. Les hésitations continuelles de la « Montagne » — de la Montagne de la Convention elle ne porta que le nom — provenaient surtout du fait de la faiblesse du prolétariat qui, si en juin 1848 il s'était lancé beaucoup trop en avant, resta dans la suite, jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre, à la remorque des éléments petits bourgeois. Juin 1848 eut sa réplique en juin 1849, où les classes moyennes manifestèrent contre l'assassinat de la République, qui venait de s'établir à Rome par les troupes que Bonaparte y avaient envoyées.

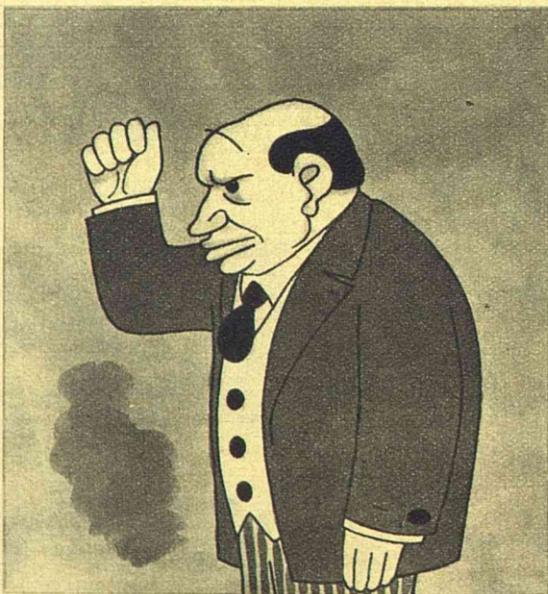
La République glissait ainsi presque irrésistiblement sur la pente qui conduisait à sa perte. L'état d'esprit des gens du « parti de l'ordre », qui groupait les deux ailes de la bourgeoisie, orléaniste et légitimiste, ne se distinguait guère de celui des coblençards. « Je crains moins l'invasion des Prussiens que le retour en France des exilés révolutionnaires » — tels étaient les propos qui furent tenus par un député réactionnaire à l'anniversaire de Waterloo.

...Je le revois à cette époque : un front têtu sous un feutre campagnard, le regard dur et petit, le visage très rouge aux mâchoires serrées. Sur le tout, un peu de cet air « enfant du malheur » que gardent toute leur vie les hommes grandis au patronage ou dans les colonies pénitentiaires. Déjà, par tous ses pores, ce Daladier suait la rancune et l'ambition...

...Homme à face de mauvais prêtre, vous faites bien de courber le front ! Ce Paris, que vous n'avez su ni aimer, ni comprendre, que vous avez attiré dans l'affreux guet-apens, ce Paris vous donnera devant l'Histoire, le nom que vous méritez.

Mais, peut-être, méritez-vous davantage ! Car vos mobiles, on les connaît à présent. Il n'en est point de plus vils...

... Vous êtes tombé. Vous avez glissé dans le sang. Il s'agit, à présent, de régler votre compte et celui de Frot, votre Fouché. Car tous deux, qui ne parliez que de sauver le régime, vous avez, ce mercredi matin 7 février, tenté d'établir en France la dictature. Il vous fallait « notre peau ». Nous réclamons la vôtre. Et vite. Pas de Haute Cour, non ! La Cour martiale, s'il vous plaît, car on vous a trouvés les mains noires de poudre.



UNE HISTOIRE DE CHAPEAU

Au lendemain du 14 juillet 1936, des confrères publièrent une photographie de M. Daladier proclamant, poing levé, sa fidélité au Front Populaire. Il s'agissait, vraisemblablement, d'un document tronqué. De patientes recherches nous ont permis de découvrir l'original qui remet les choses au point en nous donnant la véritable signification du geste : Léger coup de chapeau au lampiste avec un petit air de dire : « Tu as le bonjour d'Edouard... »

Cavaignac avait pensé qu'en abattant les ouvriers il consoliderait son propre pouvoir. Les gens du « parti de l'ordre » pensaient de même en utilisant les services de Bonaparte. Bonaparte se servit de uns et des autres pour instaurer son pouvoir personnel. L'ogre de la dictature avale tous ceux qui d'une façon quelconque, lui apportent leur aide.

Il serait trop long de suivre ici, dans leurs détails, les différentes démissions et humiliations de l'Assemblée Nationale. Mais il serait souhaitable que les députés qui, au cours des derniers mois, ont, contre leur meilleure conviction, fait preuve de si peu de courage en présence de M. Daladier, relisent les débats parlementaires de cette époque. Les analogies n'y manquent pas. Jusqu'au chantage à la dissolution. L'activité des ligues reconstituées nous fait songer à la « Société du 10 Décembre », cette organisation de la pègre parisienne que Bonaparte, pour donner le change aux députés justement inquiets du fait des attentats accomplis par ses membres, dissolvait pour en faire la garde prétorienne de son coup d'Etat. Les leçons utiles ne manquent pas.

Et ces leçons ont été mises à profit par les travailleurs de France. Pour qu'une provocation réussisse, il faut être deux. Car il ne suffit pas de provoquer, il faut encore qu'il y en ait qui « donnent dans le piège ». Et pour faire un coup d'Etat, il faut être trois : il ne suffit pas qu'un aspirant dictateur ait choisi ses victimes, il faut encore qu'il trouve un siège pour s'asseoir.

« Cavaignac cachait sous les traits sévères de la résignation antirépublicaine la plate servilité aux conditions humiliantes de sa fonction bourgeoise. » Ce portrait, que Karl Marx donne du fusilleur de 1848 s'applique à l'homme que les ligues factieuses applaudissent en 1938. Ce dernier ne trompera pas les classes moyennes. Elles ont à leurs côtés une classe ouvrière autrement puissante et éclairée que le fut celle de 1848. Les décrets-lois de Daladier ont consolidé le Front populaire. Ses allures de dictateur dresseront contre lui les forces démocratiques étroitement unies qui, en l'expulsant du pouvoir, sauveront la légalité et la République.

Jacques DIDIER.

Cette apostrophe à M. Edouard Daladier a paru dans le numéro de « Gingoire » du vendredi 9 février 1934, sous le titre « Le fusilleur » et sous la signature d'un certain Henri Béraud dont nous nous excusons auprès de nos lecteurs d'avoir à citer le nom.

Le 2 décembre 1938, voici ce que « Gingoire » pense de M. Edouard Daladier :

Appuyé sur tous les partis d'ordre, le président du Conseil peut relever le pays. S'il continue de faire preuve d'énergie et de caractère, il sera soutenu par toutes les forces nationales. Qu'il se souvienne de Clemenceau. Ses plus irréductibles adversaires sont venus à lui. Quand un chef de gouvernement fait une politique nationale, il est assuré de l'appui de tous les nationaux.

M. Daladier n'est plus « le fusilleur ». On ne réclame plus sa peau. Il ne sue plus la rancune et l'ambition. Ses mains sont redevenues blanches. Il a suffi qu'il trahisse le peuple qui l'avait sauvé de la « Cour martiale » pour mériter « l'appui de tous les nationaux » et les louanges de la feuille qui le clouait au pilori. Signalons, détail comique, que « Gingoire » annonce : « La semaine prochaine, Henri Béraud. » L'obèse n'a pas voulu cette semaine se charger lui-même de l'éloge du « fusilleur ». Vous êtes bien pudique, Monsieur Henri.

ouvriers
ens du
utilisant
vit des
ir per-
ux qui
de.
détails,
le l'As-
que les
contre
peu de
débats
ies n'y
olution.
onger à
tion de
ner le
ait des
it pour
at. Les
es tra-
réus-
de pro-
onment
il faut
ctateur
trouve

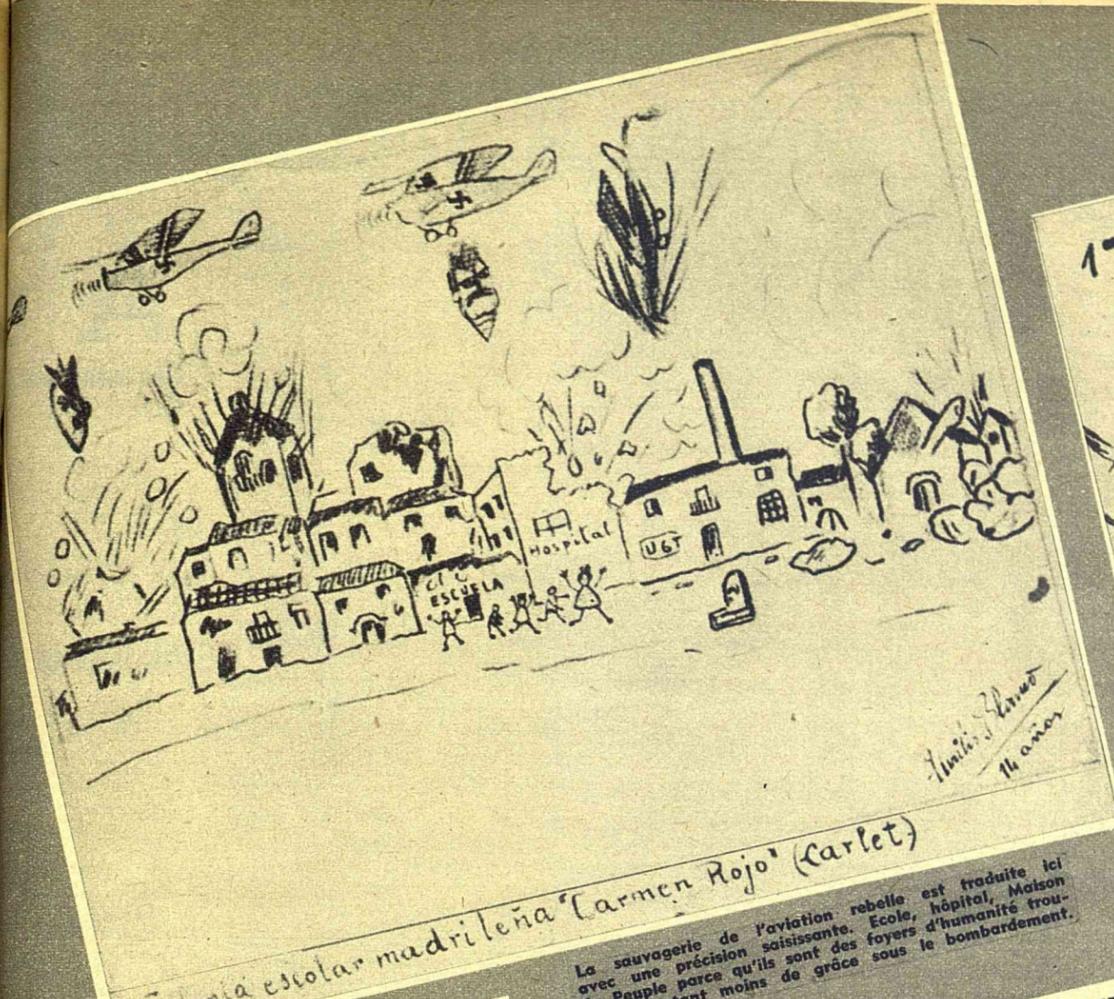
de la
té aux
oise. »
eur de
ctieuses
ra pas
és une
ée que
ier ont
dicta-
tiques
ouvoir,

ER.
a paru
i 9 fé-
sous la
s nous
iter le
pense

prési-
con-
ctère,
onales.
us ir-
Quand
ue na-
es na-

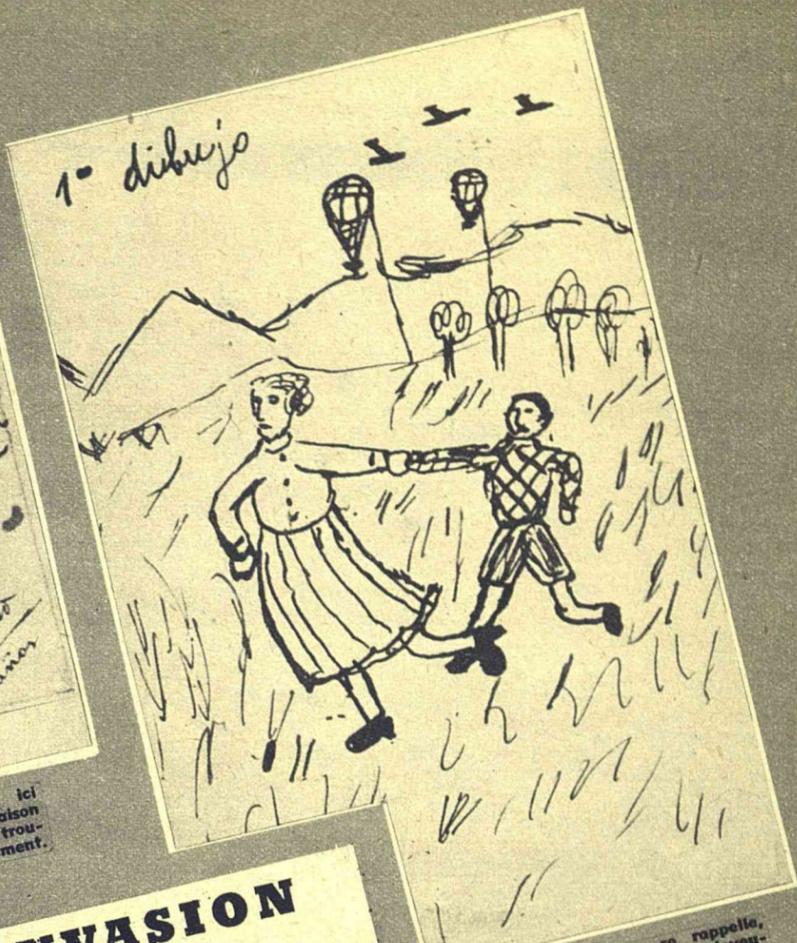
ne ré-
une et
hes. Il
sauvé
pui de
feuille
mique,
haine,
emaine
eur ».

clamant,
atientes
véritable
bonjour



Colonia escolar madrileña 'Carmen Rojo' (Carlet)

La sauvagerie de l'aviation rebelle est traduite ici avec une précision saisissante. Ecole, hôpital, Maison du Peuple parce qu'ils sont des foyers d'humanité trouvent d'autant moins de grâce sous le bombardement.



Quelquefois l'enfant se rappelle, comme ici, les impressions joyeuses des jours heureux : les prairies, la nature... Mais, tenaces, les gros oiseaux noirs le harcèlent.

GUERRE D'INVASION vue par des YEUX d'ENFANTS

EN Espagne, le monde imaginaire des enfants, ce « monde merveilleux », paisible, peuplé d'imagiers gais, de personnages fantastiques, d'animaux, de fées, de nains, a été profondément troublé par la guerre. Non seulement les enfants souffrent dans leur chair, tout comme les grands, mais dans leurs esprits aussi UNE GUERRE D'INVASION a eu lieu. Les faits tragiques et concrets des « grandes personnes » se sont forcés à augmenter encore en horreur puisque l'enfant voit tout par rapport à sa propre dimension.

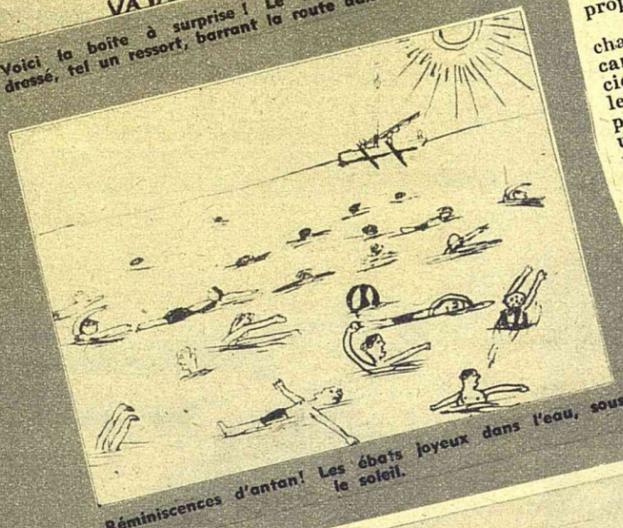
Finis les rêves des papillons énormes, des châteaux en or, des princes charmants... Maintenant c'est le tour des avions, des tanks à un et à quatre canons, des bateaux de guerre, des morts... et des refuges. Parfois l'ancienne imagerie de l'enfant l'emporte encore sur les visions concrètes : les maisons ressemblent à des châteaux, les miliciens montés à cheval au prince charmant du conte de fée; parfois apparaît un soldat luttant contre un monstre à trois têtes, l'ancien dragon, que l'enfant appellera maintenant « fascisme ». Et le ciel jadis peuplé d'oiseaux en accents circonstanciés est devenu le domaine où l'imagination de l'enfant se démène à flexion : avions de toutes classes, parachutes flamboyants, pilotes géants s'accrochant à un avion qu'il ne peut plus rien dessiner que la guerre. Souvent, il arrive que beaucoup de couleurs rouges sur la palette de l'horreur de ce qu'il a vu, écrit l'enfant, doutant d'avoir démontré toute l'horreur de ce qu'il a vu, écrit en grosses lettres noires ce mot, échappé au monde des grandes personnes : « Assassins », et le souligne.

Un petit garçon, à qui de ces grandes personnes demandaient pourquoi il ne dessinait plus que des soldats et des avions, répondit très sérieusement : « C'est vrai, avant je dessinais toujours des papillons, mais maintenant j'ai tout oublié, je ne peux plus rien dessiner que la guerre. » Et la mine résignée d'une grande personne qui a beaucoup réfléchi : « Tu sais, avant je pensais toujours que je serais peintre comme papa, mais maintenant, je vois qu'il est impossible d'être autre chose qu'aviateur ou anti-tankiste... alors je dessine des tanks. »

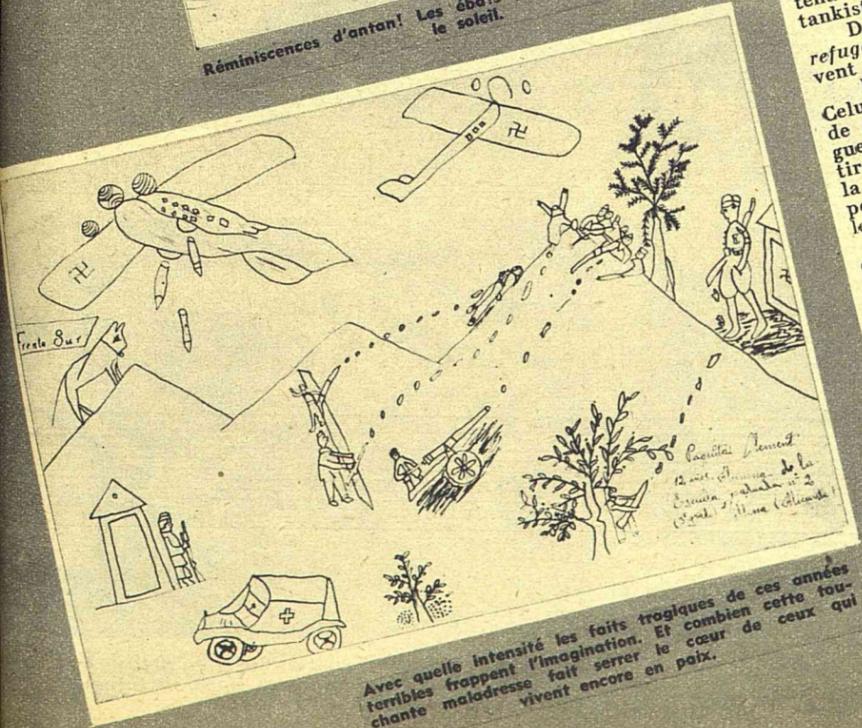
Dans la rue, l'unique préoccupation des gosses est de dessiner des refuges. Chaque deuxième maison porte l'inscription REFUGIO et sous la longueur du fourgon. Un gosse de 5 ans dessine une femme tenant un petit par la main et de la bouche du petit sort un gros nuage qui porte le mot : HAMBRE (faim). Dessins des enfants espagnols! Vous n'accusez pas seulement le fascisme de ses crimes, vous appelez aussi l'humanité entière à votre aide! Refuges pour les enfants tourmentés. Colonies, campements, foyers, une ambiance sereine et tranquille... Il faut aider ces gosses à lutter contre l'invasion de la mort et de la terreur dans leurs esprits, il faut les aider à OUBLIER. Chaque mois qui se met entre l'enfant et la guerre, chaque kilomètre qui l'éloigne du son des obus qui éclatent, lui conquiert, telle une armée triomphante, un peu du terrain de son joyeux royaume de l'enfance. Delia TORAL.



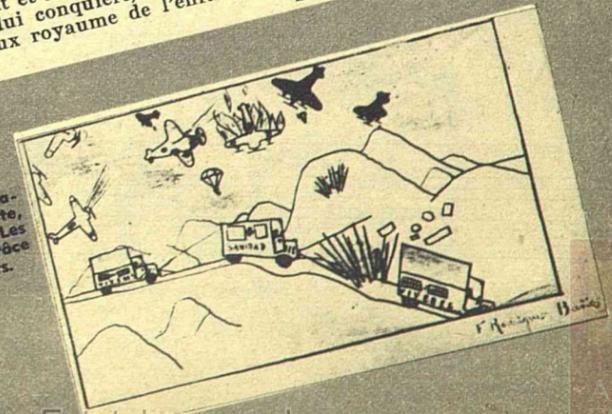
Voici la boîte à surprise! Le Peuple de Madrid s'est dressé, tel un ressort, barrant la route aux agents fascistes.



Rémiscences d'antan! Les débats joyeux dans l'eau, sous le soleil.



Avec quelle intensité les faits tragiques de ces années terribles frappent l'imagination. Et combien cette foule chante maladroite fait serrer le cœur de ceux qui vivent encore en paix.



Combats d'aviation, chutes d'appareils, sauvetages en parachute, trains sanitaires bombardés... Les barbares ne trouveront pas grâce sous le crayon des innocents.

A U

par
Albert
SOULLILLOU

Le survol de Paris par une escadre de bombardement, derniers modèles sortis des usines françaises.



ÉTRANGE salon que celui-ci. On le sent placé sous le signe de la méfiance. Sous celui de la mélancolie aussi.

Son public habituel est bien un des plus sympathiques qui soit. Chez celui du Salon de l'Auto, on devine trop la raison égoïste de sa venue; choisir sa voiture. Le visiteur du Salon de l'Aviation n'y vient point pour acheter un hydravion transatlantique ou un quadrimoteur de bombardement. Ces braves gens, souvent de conditions humble, y viennent pour savoir où en est l'aviation française. C'est cette intention qui crée l'atmosphère sympathique de ce Salon... D'autres y venaient avec leurs femmes et surtout leurs fils pour leur montrer quel beau métier était le leur.

J'en ai vu de nombreux, de ces bons ouvriers français, s'intéresser vivement au moindre détail d'un mo-

teur comme à chaque ensemble que présentait une nation ou une marque.

Beaucoup de visiteurs semblaient animés d'une préoccupation qu'on n'avait jusqu'ici pas lu à un tel degré sur leurs visages. Leurs propos le prouaient. Ils étaient soucieux que la liberté du ciel fût bien assurée; que leur pays eût une aviation lui permettant de se défendre, que par ailleurs elle se manifestât capable d'assurer la liaison de la métropole avec son vaste empire colonial.

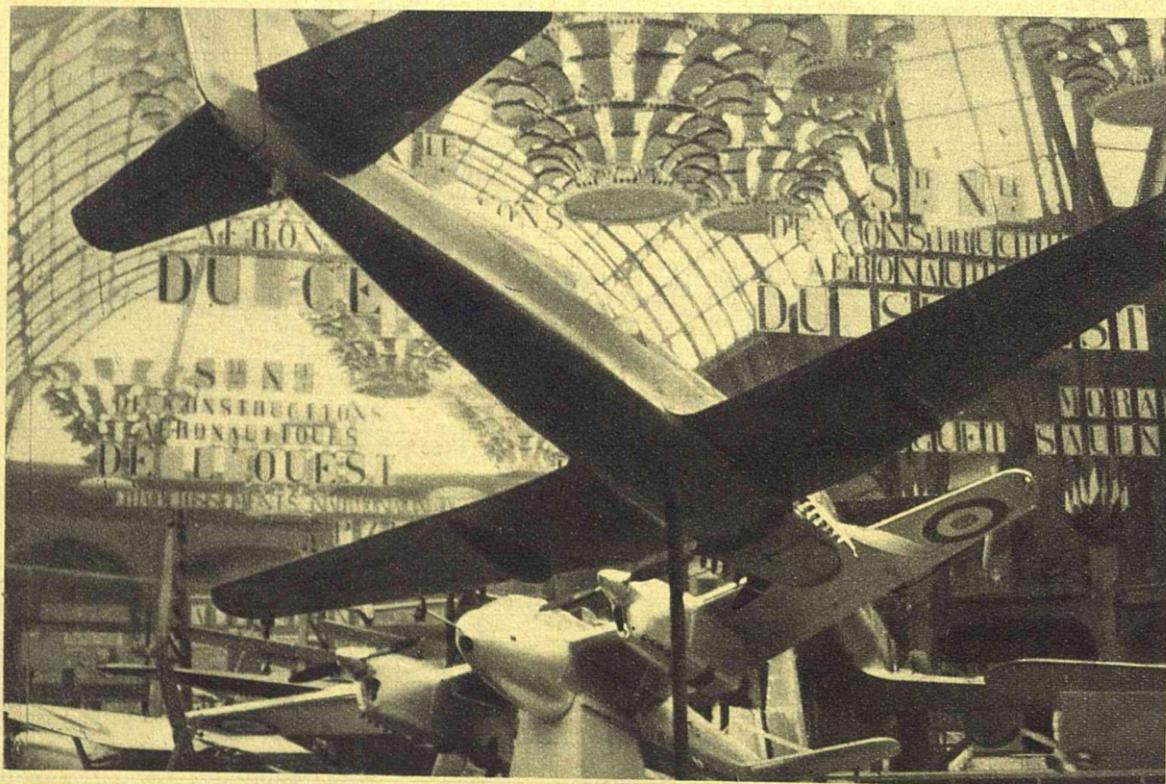
Ce triple souci donnait donc une atmosphère très particulière à ce Salon, mais combien adéquate à son aspect technique.

Comme on est loin des derniers salons! Imaginez-vous qu'au lieu d'une féerique volière peuplée de canaris, colibris, perruches, faisans, pigeons, perdrix, paons,

cygnes, albatros, mouettes, que sais-je! vous vous trouviez en face d'une fantastique volière hantée, cette fois, d'éperviers, de tiercelets, busards, chats-huants, aigles, vautours, condors! Jugez de votre saisissement.

Tel est ce Salon. L'avion de combat y est roi. Le monstre de duralumin surchargé de mitrailleuses et de canons triomphe de toute la puissance de ses moteurs triplés, là où il y a juste trente ans, au 1^{er} Salon, c'était une astuce sans nom que d'exposer les pacifiques bouts de toile et bâtons de bambou des Farman et des Whright.

Mais la place nous est limitée même pour les évo-



Les grands oiseaux prisonniers au XVI^e Salon de l'Aviation.



Un avion de ligne sur l'aire de départ.



Les écoliers parisiens en visite au Salon: ils montent à bord d'un gros appareil français de bombardement.

XVI^{me} Salon

cations. Qu'il nous suffise de signaler aux parents et aux éducateurs que le Salon constitue une judicieuse, éloquente et claire synthèse du progrès aéronautique français jusque sous l'aspect industriel.

Du reste, de ce Salon même on ressort plus fier et rassuré. Evidemment, il nous faut davantage d'avions. Evidemment, il faut poursuivre l'organisation de notre fabrication en grandes séries. D'accord. Mais notre aviation compte et vaut les autres. De cela le visiteur part convaincu bien qu'il n'ait pu voir nos meilleurs types.

Que le connaisseur compare nos tous derniers moteurs et d'autres moins récents, aux plus fameux de l'étranger, aux Merlins de Rolls Royce, par exemple (14 mètres par seconde pour le piston). Notre « 12 Y » n'y atteint-il pas? Il est certes un peu plus faible en pression moyenne que cet illustre moteur qui, étant toutefois de 100 kg. plus lourd que notre Hispano, donne moins de puissance au décollage.

Oui, face aux Pegasus et aux Hercules de Bristol, aux Junkers Jumo, aux Daimler Benz, aux Whright, aux Pratt et Whitney, nos Hispanos, nos Gnome-Rhône, nos Lorraine, nos Salmson, Farman, Caudron-Renault, font excellente figure. Comme cela console de tant de dénigrement, avec lesquels, en voulant atteindre par la bande l'ouvrier français, on a atteint le pays tout entier en faisant croire à ses ennemis que sa défense nationale n'était que fissures mastiquées.

Et sans rien nier de la valeur des Dornier, des Heinkel et Messerschmitt, des P.Z.L. polonais, des Skodas tchécoslovaques, des Fokker et des Kooloven hollandais, des effarants Hurricane et Spitfire de chasse et des Douglas, nous pouvons proclamer la magnifique qualité de nos Hanriot N.C. 510 de reconnaissance fabriqués par la S.N.C.A.-Centre, de nos bimoteurs de défense Potez 63, de nos quadrimoteurs de transport Potez 662, nés des ateliers de la S.N.C.A.-Nord.

Poursuivons la rose des vents de nos usines nationalisées.

La S.N.C.A.-Sud-Est et ses fameux Leos (les L.e.O.45 de bombardement, ses hydravions long-courrier S.-E. 200, dont une maquette grandeur nature est le clou du Salon et émerveille). Envergure 52 m. Longueur 40. Hauteur 9 m. Deux ponts. Soute à fret et bagages. Salon aux fauteuils transformables en couchettes. Grâce à des rideaux le salon se découpe en cabines. Une cabine de luxe avec bureau. Un salon-bar. Chaque fauteuil muni d'une table escamotable pour déjeuner et lire, d'une tablette vide-poche formant coffre et munie d'un cabaret.

En arrière du salon-bar, un compartiment de 10 mètres, avec une promenade des deux côtés faisant pont-promenade. Plus trois cabines, plus une cabine de luxe avec bureau. Lavabos dans chaque cabine.

Au pont supérieur, douches. Autre salon transformable en 6 cabines, salon de lecture et de jeux de trois tables et huit fauteuils, deux cabines de luxe, et nous allons oublier la cuisine avec réchauds, frigorifique, plonge, placards, etc.

Au poste mécanicien ayant accès dans l'aile est adjoind une cabine de repos avec couchettes, canapés, toilette.

Plus poste de radio, poste de navigateur, poste du mécanicien principal, poste de pilotage double.

40 passagers. 6.000 kg. de fret, bagages et vivres. 8 hommes d'équipage. Vitesse

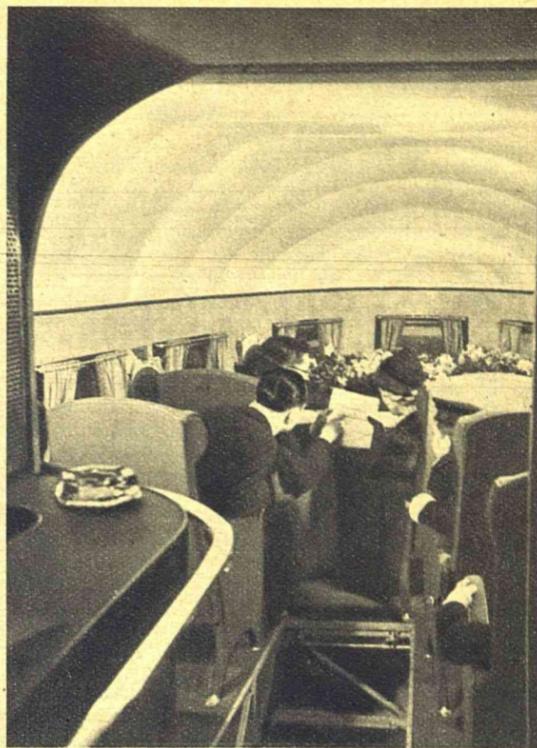
maximum 383 km. à 2.000 m., 420 km. à 4.500 m. Rayon d'action 6.000 km.

Voilà de la production française et de belle qualité. Un vrai petit palace aérien et marin.

Mais ne soyons pas injustes pour la S.N.C.A.-Midi, son merveilleux monoplane de chasse D.520, le trimoteur de transport Dewoitine D. 338, ni pour la S.N.C.A.-Ouest, son Nieuport C.A.O. 200 de chasse, et la S.N.C.A.-Sud-Ouest et ses fameux Bloch 151 et Bloch 174, le premier de chasse, le second dit « bombardier léger ».

Que de noms, que de qualités différentes et, cependant, tous ces avions, ici groupés, finissent par se ressembler car dans leur recherche de l'aérodynamique ils ont fini par se dépouiller à un tel point de la moindre aspérité qui pouvait opposer la plus infime résistance au vent, qu'ils ne sont plus que des fuseaux merveilleusement lisses et que, dans cette recherche d'une perfection qui devait les amener, avec l'aide de moteurs sans cesse améliorés, à des vitesses de 500 et 600 pour les chasse et 400 et 500 pour les bombardiers, ils n'ont pas hésité à sacrifier jusqu'à leurs ailes pour n'en plus garder qu'une paire, leurs haubannages, et à apprendre à escamoter leurs trains d'atterrissage. Toutes les « résistances » ont été « chassées » devant le mot d'ordre : affinement.

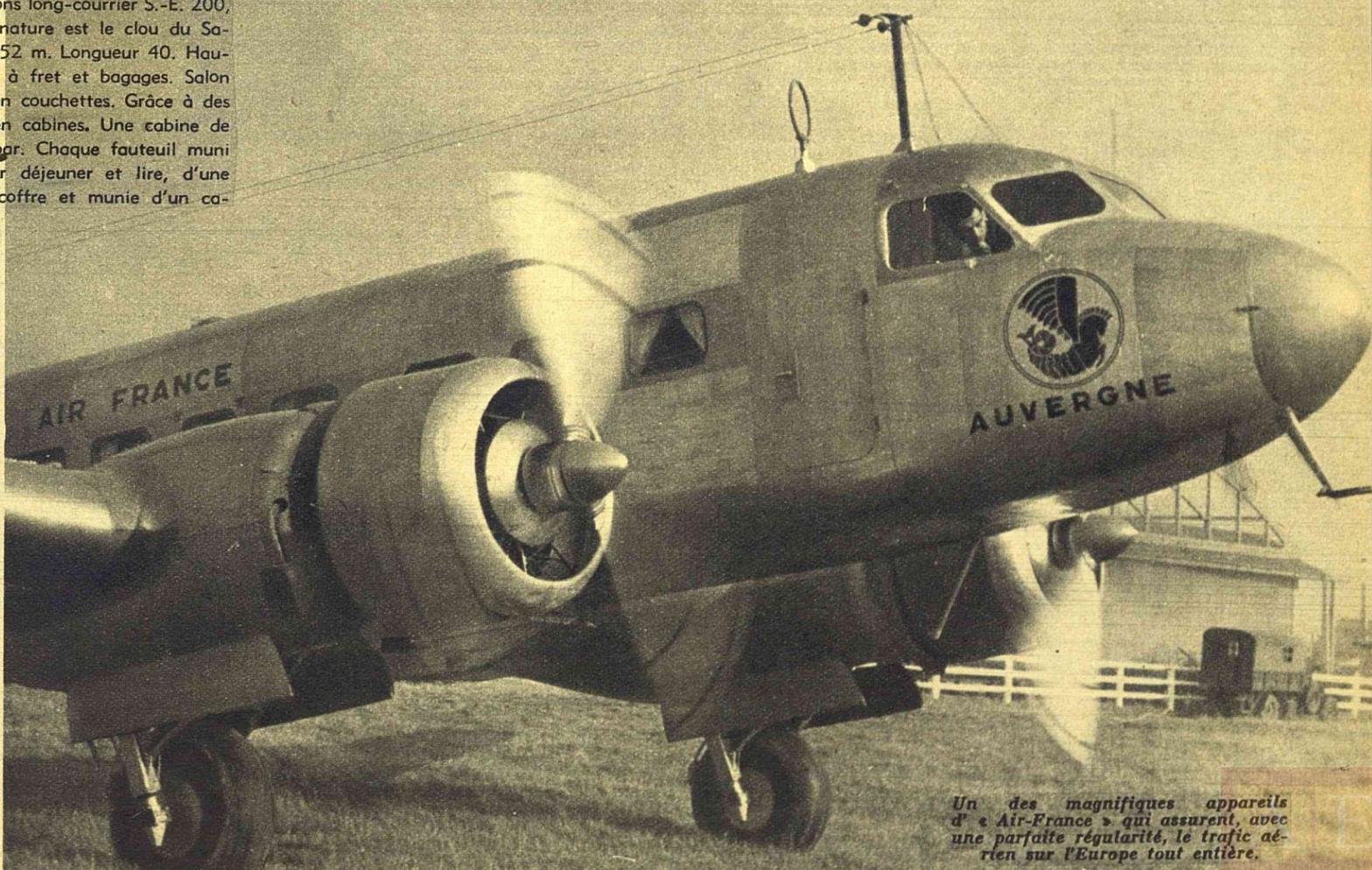
Maintenant la parole reste à ceux qui réduiront les difficultés de démontabilité de nos avions, faciliteront au maximum l'accès des moteurs, permettront qu'ils puissent être changés en moins d'une heure. Elle reste



Le salon d'un palace volant.

aussi à ceux qui porteront à la puissance de ceux de l'étranger ceux de nos moteurs qui n'y parviennent pas encore tout à fait, dont « l'énergie » pourrait trouver un excellent emploi en permettant aux usines françaises, non seulement de produire en grandes séries, mais déjà de travailler à plein rendement en leur procurant les pièces de duralumin qui manquent constamment dans le pays du monde le plus riche pourtant en aluminium; et cela parce que nos capitalistes préfèrent envoyer patriotiquement tellement de minerai en Allemagne que nous manquons de ce métal indispensable.

de l'AVIATION



Un des magnifiques appareils d'Air-France qui assurent, avec une parfaite régularité, le trafic aérien sur l'Europe tout entière.

LA GRÈVE GÉNÉRALE contre les décrets-lois

(Suite de la page 3)

Seulement, personne dans les rues. Personne dans les trains. Personne dans les autobus où, çà et là, des femmes remplaçaient les receveurs en grève.

A la porte des usines, on faisait la queue... pour ne pas rentrer. La banlieue était plantée de cheminées sans feu. La province peuplée d'usines désertes.

Des millions de Français, dans les mines, dans les ports, dans les usines de métallurgie, de produits chimiques, de constructions, faisaient la grève, simplement, calmement.

Et cela, la T.S.F. bâillonnée ne le disait pas.

On en était resté, aux postes privés, à une première impression recueillie dès le lever du jour et savamment arrangée pour faire croire qu'il n'y avait pas de grève générale.

Pas de grève générale ?

On devait bien s'en apercevoir le lendemain, au simple énoncé des sanctions prises contre les grévistes de la veille.

Des manifestants frappés de lock-out, par centaines de milliers.

— Il n'y a pas eu de grève des cheminots, affirmait M. Anatole de Monzie...

Alors, pourquoi frapper les cheminots à la tête ?

Et puis, dans cette feuille matinale... et réduite à la dimension d'un tract, où M. Marcel Lucain parlait du clair matin et cherchait la grève comme un aveugle cherche la lumière, combien de lignes de copie fraîche ?

Les journaux, paraissant, avec un format réduit et des artifices de fortune, niaient la grève à qui mieux

mieux. Comme s'ils n'en étaient pas, avec leurs éditions de misère, la plus tangible démonstration ?

La grève, sans la troupe, elle eût été, non pas générale, mais totale.

On l'a bien vu, à Clermont-Ferrand, où, dans les dé-lais fixés, les grévistes ont tenu la ville.

Les bien-pensants s'en sont excusés :

— Pensez donc, il n'y avait pas assez de gardes mobiles...

Mais, « la sagesse du pays », le renoncement des masses à « l'aventure syndicaliste », c'était cela, une simple question de mobilisation massive de la force armée ?

Merci pour l'aveu.

Seulement, quand on est un homme d'Etat, mieux vaut ne pas abuser de ce petit jeu des affiches tricolores.

En septembre, pour défendre le pays en danger, une mobilisation dont le calme, le sang-froid, la résolution douloureuse et ferme frappaient d'admiration l'étranger.

Résultat : Munich, l'arbre aux fruits amers dont nous n'avons pas encore connu toute l'âcreté.

Novembre, on recommence. On repose des affiches. On met la Nation sur pied d'alerte.

Pour défendre quoi ?

« La renaissance du profit capitaliste », dit M. Paul Reynaud.

Les bénéfiques de M. Renault, et ceux de M. de Wendel.

Et pour porter en terre les dures conquêtes de la classe laborieuse.

Ah ! cela n'a pas traîné.

Il y avait déjà, devant ces juges si bénins pour les

gens du C.S.A.R. — qui n'ont, après tout, eux, que joué de la bombe et du poignard, — une fournée de manifestants de chez Renault.

Et l'on vous les salait, un mois de prison, pas de sursis, histoire de bien montrer que le glaive de Thémis sait peser, quand on le veut.

A cette fournée, on va joindre les manifestants du 30 novembre, les grévistes de cette grève qui avait passé « sans laisser de traces ».

Cependant les tribunaux administratifs fonctionneront. Cependant, on jouera, comme on jouait de la menace des gardes, de tout un arsenal de lois nouvelles, sournoisement mises au point, et qui permettent toutes les répressions, toutes les injustices.

Les sanctions ?

Eh bien ! c'était gênant, il y avait des délégués ouvriers dans les usines, les bureaux.

Désormais, par le jeu d'un lock-out savant, on renvoie les anciens délégués, les « meneurs ». On en élit de nouveaux, en moins grand nombre, et on leur donne un statut réduit.

Il y avait, dans la commission des marchés — ce contrôle des gros bénéfiques — des représentants de la classe ouvrière ? Révoqués.

On pourra, désormais, tripotiller à l'aise et passer, entre magnats, des commandes de charbon et de traverses à des prix défiant toute concurrence et tout contrôle.

C'est vrai qu'il faut restaurer la notion du profit...

Et maintenant ?

Tous les travailleurs, mercredi soir, ne savaient pas, assurément, que la grève générale avait été infiniment plus réelle encore qu'apparente.

Le nombre des locks-out, la brutalité des sanctions leur apprennent dès le lendemain.

Ils ignoraient que l'on en voulait tant aux lois sociales. Ils le savent. Ils ne pensaient pas qu'il y avait une telle soif de repréailles dans l'âme du grand patronat des hauts fourneaux et des mines ? Ils en sont sûrs ?

On a réquisitionné les usines Michelin ?

Pourquoi pas les usines Renault ?

On chante des hymnes à la production ?

Pourquoi ordonner la fermeture des usines ?

On proclame la nécessité de la défense nationale ?

Pourquoi renvoyer les ouvriers spécialistes des fabriques d'avions ?

On a proclamé la nécessité de la concorde, de l'union, d'un climat favorable aux décrets-lois ?

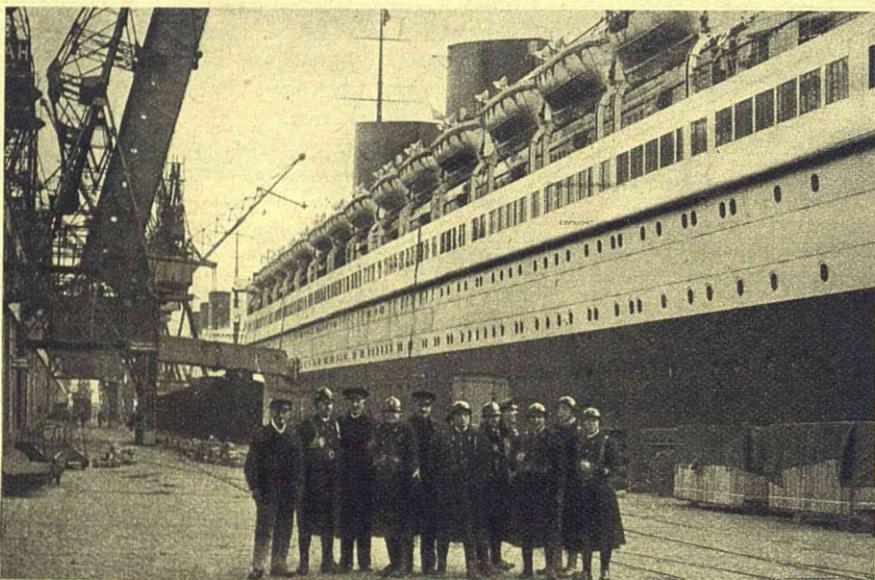
Eh bien ! c'est réussi !

Combien de chômeurs en plus, dans la prochaine statistique ? Combien d'acheteurs au pouvoir d'achat réduit, au pouvoir fiscal amoindri ? Et comme les salariés sont les seuls qui paient, sans fraude, sans réduction, tout l'impôt, elles seront jolies, elles aussi, les statistiques de rentrée des contributions.

Les autobus, à Paris, ont roulé — à vide d'ailleurs — mercredi matin. Ce n'est pas pour cela qu'ils auront plus de clients, au prix du carnet.

Et ce n'est pas en licenciant un million d'ouvriers que l'on a, précisément, remis la France au travail...

Cloude MARTIAL.



Un piquet de gardes mobiles stationne sur le quai d'embarquement du Havre devant « Normandie ». Le géant des mers, orgueil de la France, a été désarmé. M. Daladier a une façon bien à lui de soigner le prestige de la France.

Une nouvelle méthode de gouvernement la MYSTIFICATION

par
F. FONTENAY

Le 1^{er} décembre, les journaux nous ont offert des photographies de M. Edouard Daladier souriant. On n'avait pas vu ça depuis fort longtemps.

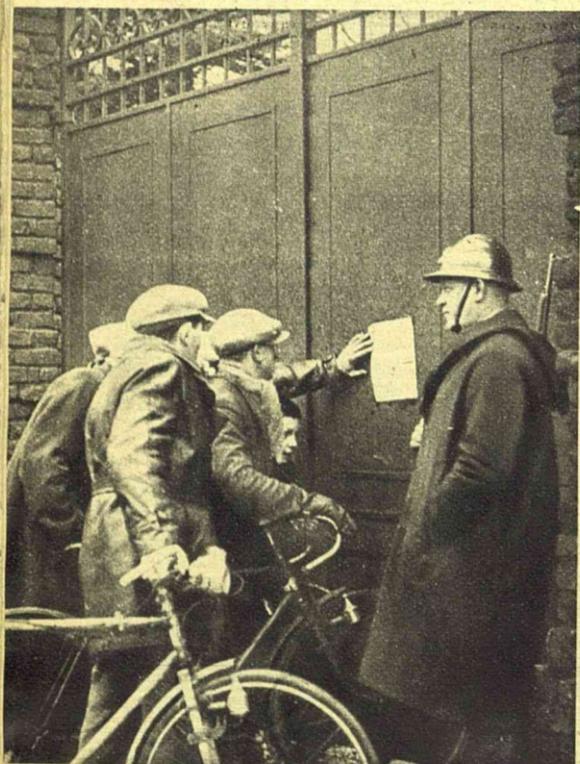
Avant Munich, visage sombre. Après Munich, visage sinistre. Pendant Munich... Ici, des témoins oculaires pourraient seuls nous renseigner, les photographes ayant été bannis du salon où l'on élaborait le « diktat ». Mais il est probable que notre Premier faisait piètre figure.

Le 1^{er} décembre, sourire... C'est que ce jour-là suivait, comme il convient, le 30 novembre, et que le 30 novembre 1938 est pour M. Daladier la date d'un mauvais coup.

D'où le sourire.

Mais pour l'Homme-qui-rit, reviendra bientôt le temps des mines sombres et des airs d'enterrement. Car le 30 novembre n'a pas été ce qu'on prétend qu'il fut.

(Suite page 17.)



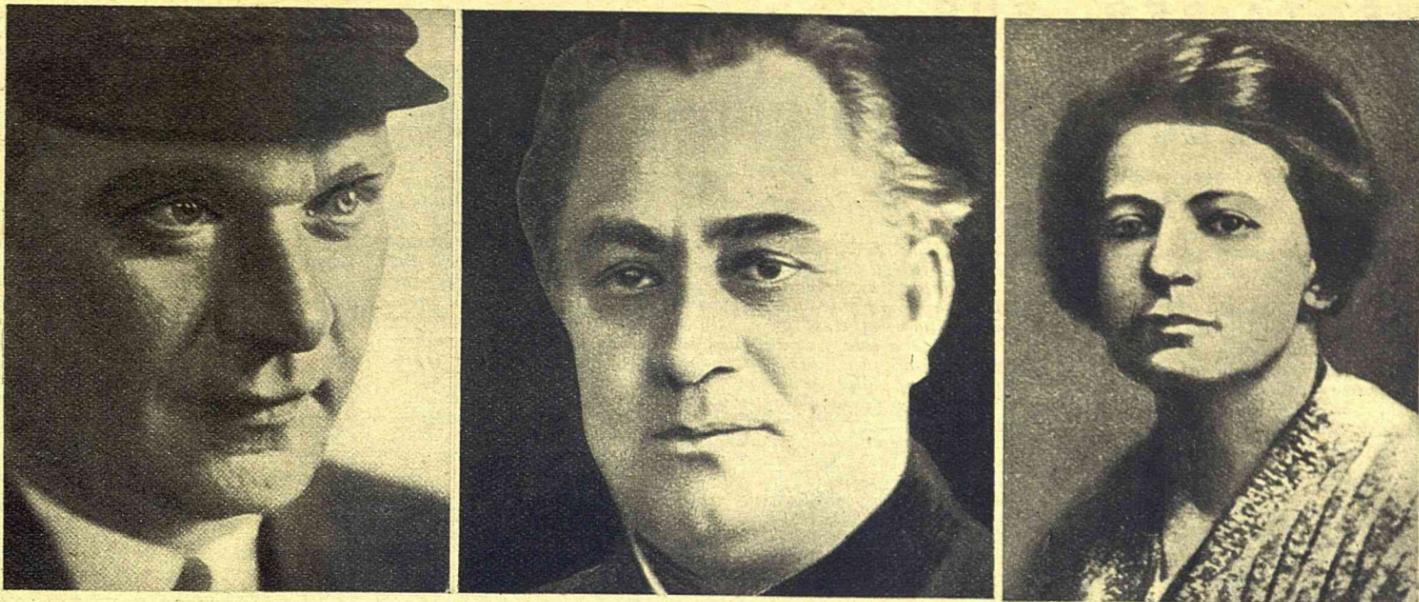
Devant une usine de Valenciennes, le 1^{er} décembre, les ouvriers trouvent porte close, avec, bien entendu, un garde mobile. Dans toute la France, des licenciements massifs répondent à la grève... qui n'a pas eu lieu (à part quelques millions d'exceptions).



La longue file des ouvriers des usines Renault qui attendent le paiement de leurs salaires. Les usines ont été fermées, y compris les ateliers travaillant pour la défense nationale. Il en est de même pour de nombreuses usines d'aviation nationalisées, des arsenaux, etc... M. Daladier est, paraît-il, ministre de la « Défense nationale ». Que serait-ce s'il ne l'était pas ?



Les gares étaient en état de siège le 30 novembre, et les cheminots sous la menace des baïonnettes. On voit ici un aspect de la gare du Nord.



DE GAUCHE A DROITE : ERNST THÄLTMAN, SYMBOLE DE LA LUTTE DU PEUPLE ALLEMAND CONTRE LE FASCISME. DIMITROFF, LE HÉROS DU PROCÈS DE LEIPZIG. ANNA PAUKER, L'ADMIRABLE MILITANTE ROUMAINE.

“La défense accuse”

UN GRAND LIVRE de Marcel WILLARD

par Stéfán PRIACEL

On dit que les livres ont leur destin. Celui que Marcel Willard vient de publier (*), paraît à une heure singulièrement opportune. Au moment où tant de consciences fléchissent, au point que certains craignent de désespérer de la cause de la justice, de la liberté, de l'humanité, des nobles exemples dont il est fait, la grande leçon qui s'en dégage, font de *La défense accuse...* un véritable manuel de courage civique.

Marcel Willard, qui est avocat à la Cour d'Appel de Paris, est aussi président de l'Association juridique internationale. En cette qualité il a suivi, de très près, la plupart des procès politiques de notre temps.

Au procès de Leipzig, Marcel Willard, que Dimitroff avait choisi comme son défenseur, eut une attitude exemplaire qui lui valut, d'ailleurs, d'être emprisonné par les autorités hitlériennes. Ayant eu le privilège d'entendre l'autodéfense héroïque, d'étudier sur place la force dialectique « d'un vieux lutteur qui est, dit-il, un homme nouveau », Willard a su tirer, de ce grand exemple, la riche enseignement.

De cet enseignement, *La Défense accuse...* est aujourd'hui l'expression, et c'est l'étude du « procès de Leipzig » où l'antifascisme sut être victorieux dans la citadelle même du fascisme, qui constitue le chapitre central.

Mais la grande figure de Dimitroff, et son procès ne sont pas des cas exceptionnels. Toute l'expérience juridique de Willard le lui prouve. De Finlande et d'Italie, de Yougoslavie et de Pologne, de Roumanie et du Brésil, de Hongrie, du Japon, des Asturies, de Lettonie, des témoignages lui parviennent de procès semblables à celui de Leipzig. Des noms surgissent inconnus la veille, d'hommes et de femmes persécutés, jugés, condamnés pour avoir voulu, contre les dictatures fascistes plus ou moins avouées, défendre les intérêts réels de leurs peuples respectifs. En examinant les circonstances des procès dont on lui rend compte, Willard constate qu'ils présentent d'innombrables analogies, des traits communs qui confinent parfois à l'identité.

Partout deux groupes, deux conceptions du monde s'affrontent. C'est, d'une part le pouvoir central accusateur, représenté par le Tribunal, par ses examens, par l'avocat général. Ceux-ci, dont, en théorie, le rôle et la raison d'être seraient d'appliquer la loi avec impartialité, considèrent comme un devoir de classe de prendre position : ils sont à la fois des juges, et des partisans. Ils apparaissent à tel point convaincus, ou mis au pas, qu'ils ne se défendent même pas d'une attitude si contraire à leur fonction et à leurs propres lois. Bien au contraire. Avec cynisme, ils revendiquent la gloire de mettre, par leur partialité, leur loi au service d'une lutte à mort dont ces étranges juristes deviennent les champions ou les instruments.

A leur service, c'est la police — en civil ou en uniforme —; ce sont souvent les témoins, car il faut un singulier courage pour déposer en faveur d'hommes accusés de crimes politiques, dans des Etats fascistes, ou qui tendent à le devenir.

Face à la coalition de la force matérielle, du pouvoir dictatorial, de la rigueur volontairement sourde et aveugle, de la raison d'Etat réactionnaire pour qui le respect de l'homme ne compte plus, ce sont les accusés.

Dans leur comportement aussi, l'on constate, d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre un même esprit, qu'ils soient pacifistes ou socialistes, communistes ou chrétiens. Ils savent, ou ils sentent, qu'ils ne sont personnellement que des prétextes, des symboles; que ce que l'on vise, à travers eux, c'est une philosophie, une politique, une morale, une conception du monde.

Alors, avec abnégation et avec discipline, ils s'effacent eux-mêmes. Représentants d'une cause pour laquelle ils ont lutté et pour laquelle ils sont accusés, c'est cette cause, et leurs idées, qu'ils défendent, non leur cas individuel.

Cette constatation, je l'ai faite moi-même, au cours de quatre grands procès politiques auxquels il me fut donné d'assister (*); d'autres témoignages sur d'autres procès sont venus la corroborer.

Ces témoignages, Marcel Willard les a réunis, et pour fonder la thèse qui s'en dégage, il ne s'est pas contenté d'analyser les grands procès contemporains.

Avec un souci d'érudition, et une conscience scientifique qui donne à son travail une valeur exceptionnelle, il s'est penché sur d'autres « affaires ».

« *La défense accuse...* » a, pour sous-titre, « de Babeuf à Dimitroff ». Aussi bien ne trouvons-nous pas seulement, dans le livre de Willard, la peinture — toujours vivante et émouvante — des procès de Dimitroff, des Allemands Albert Kuntz, Rudolf Klaus, Fiete Schulze, Edgar André; de l'affaire des ouvriers de Wupperthal; le récit de la mort du Bulgare Lutibrodsky; l'évocation du révolutionnaire hongrois Rakosi, d'Anna Pauker, Louise Michel roumaine; du Finlandais Antikainen; d'Itsikava, un Dimitroff japonais; du hé-

ros brésilien Carlos Prestes, que Willard surnomme un « chevalier de l'espérance »; de bien d'autres encore parmi ceux que Romain Rolland a appelé les « vrais héros de notre temps ».

A leur expérience, Willard ajoute celle des « précurseurs ». Il nous fait assister, avec les procès de Babeuf, de Blanqui, de Karl Marx à Cologne, des Chartistes anglais, avec les trois procès de la Commune (Ferré et Louise Michel), avec le procès de Guesde en France, ceux des bolcheviks devant les Tribunaux tsaristes, ceux des grands révolutionnaires allemands (Wilhelm Liebknecht et Bebel, Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht) et enfin, par l'évocation de la grande figure d'André Marty, aux principales étapes de l'histoire du mouvement ouvrier dans le monde depuis 140 ans.

La plupart des témoins des procès contemporains ou passés n'avaient rapporté que des impressions concordantes. De son étude, presque encyclopédique, Willard dégage un certain nombre de lois. Et c'est à la dernière partie de son ouvrage, à la série de chapitres intitulée « *Ce qu'ils nous enseignent* », que je renvoie instamment le lecteur.

Car après avoir constaté que « *ce n'est pas par hasard que la plupart de ces héros dont la défense nous est apparue exemplaire sont de la même lignée politique...* » l'auteur définit le secret de leur force, et leur courage. Il tire des conclusions générales de leur attitude en face de leurs juges, de la police, des avocats. Il montre surtout, et c'est le thème essentiel, le leit-motiv du livre tout entier, que, dans un procès politique, la défense « personnelle » doit être subordonnée — y compris les moyens « juridiques » — à la défense politique, et qu'à cette fin « l'accusé ne peut compter que sur soi-même. »

Et il précise : « L'autodéfense ne signifie pas la défense de soi-même de sa propre personne, mais au contraire défense de sa classe, de sa cause, de son parti, par soi-même ».

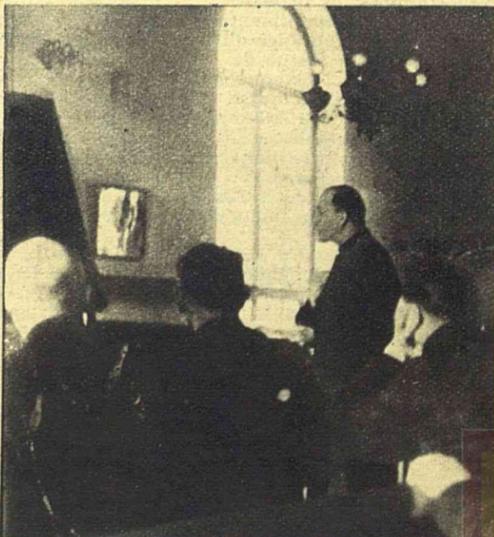
Tel est, dans ses grandes lignes, l'ouvrage substantiel et passionnant que nous donne Willard.

Ceux qui, comme moi, ont eu l'émouvant privilège d'apporter au monde leur témoignage sur quelques-unes des « affaires » évoquées dans « *La défense accuse...* » se doivent de saluer de toute leur conviction d'homme la parution de ce livre dont ils mesurent toute l'importance et l'immense valeur humaine.

* Stéfán Priacel : Au nom de la Loi (E. S. I.).

CI-DESSOUS A GAUCHE : RAKOSI, UNE DES PLUS BELLES FIGURES DU PEUPLE HONGROIS.

A DROITE : ANTIKAINEN, LE GRAND MILITANT FINLANDAIS DEVANT SES JUGES



* *La Défense accuse...* (De Babeuf à Dimitroff) aux E. S. I.

LE RAPPROCHEMENT POLONO-SOVIÉTIQUE

P ARMI les nouvelles politiques des derniers jours de novembre, l'annonce du rapprochement polono-soviétique ne semble pas avoir soulevé, dans les journaux de grande information, de commentaires révélateurs d'intérêt : on n'a pas, à quelques exceptions près, accordé à ce rapprochement toute son importance.

En quoi consiste-t-il exactement ? Voici le texte du communiqué officiel délivré simultanément à Moscou et à Varsovie le 26 novembre :

« La série d'entretiens qui eurent lieu dernièrement entre le commissaire du peuple aux Affaires Étrangères de l'U.R.S.S., M. Maxime Litvinov, et M. Wacław Grzybowski, ambassadeur de Pologne à Moscou, aboutissent à la constatation des faits suivants :

« 1° Toutes les conventions polono-soviétiques existantes, y compris le pacte de non-agression du 25 juillet 1932, demeurent, dans toute leur étendue, la base des relations entre la Pologne et l'U.R.S.S. Le pacte de non-agression conclu pour cinq ans, prolongé le 5 mai 1934 pour une nouvelle période jusqu'au 31 décembre 1943, présente une base suffisamment large pour garantir l'intangibilité des relations pacifiques entre les deux États.

« 2° Les deux gouvernements envisagent favorablement l'augmentation de leurs échanges commerciaux.

« 3° Les deux gouvernements sont d'accord sur la nécessité d'un règlement positif d'une série de questions courantes découlant des relations contractuelles, et particulièrement de questions en suspens, et la liquidation des récents incidents frontaliers.

On voit qu'en soi-même ce communiqué n'apporte rien de nouveau : il se contente de réaffirmer des accords déjà anciens et d'envisager favorablement les relations à venir. Son importance réelle n'apparaît que si l'on tient compte des circonstances politiques qui ont précédé le rapprochement : on s'aperçoit alors qu'il est une des conséquences de la politique de Munich, mais une conséquence probablement imprévue pour les promoteurs de cette politique.

Le rapprochement polono-soviétique est dû à l'initiative de la Pologne, ainsi qu'en témoignent les dépêches de Varsovie et de Moscou. Ces quatre dernières années, la Pologne, placée entre l'Allemagne et l'U.R.S.S., avait eu une politique extérieure germanophile et des relations assez tendues avec l'U.R.S.S. En dépit du pacte de non-agression de 1932, en effet, les rapports entre les deux pays n'étaient pas de bon voisinage et c'est à de nombreuses difficultés de divers ordres que fait allusion le paragraphe 3 du communiqué que nous avons reproduit : incidents de frontière, refus de visas, etc. En bref, la politique extérieure de la Pologne était guidée par les thèmes suivants : relations étroites avec l'Allemagne, constitution d'un bloc d'États indépendants allant de la Baltique à la Mer Noire, pour établir à l'est de l'Europe un « barrage devant l'U.R.S.S. ».

Si elle avait été un état démocratique et sur la base d'une collaboration avec la Tchécoslovaquie, la Pologne aurait peut-être pu réussir à constituer ce bloc d'États, qui eût alors été tourné non plus contre l'U.R.S.S., mais contre l'expansion hitlérienne vers le Sud-Est. Mais, bien au contraire, son régime est anti-démocratique et elle s'est toujours comportée en ennemie de la Tchécoslovaquie ; en septembre, elle l'a menacée au point que l'U.R.S.S. a dû lui opposer l'éventualité d'une rupture des accords aujourd'hui renouvelés ; mais après Munich, devant la honteuse carence des démocraties occidentales, elle a cru pouvoir profiter du passage ouvert par ceux qu'on a appelés les quatre « charcutiers », elle a espéré réaliser son projet aux dépens de la République tchécoslovaque voisine et créer une frontière hungaro-polonaise en absorbant l'Ukraine carpathique. Or elle s'est trouvée devant l'Allemagne de Hitler, pour qui un des plus prochains objectifs est justement la Pologne, l'Allemagne qui expulse les Juifs polonais, qui foment une agitation en Lithuanie pour la restitution à celle-ci de Vilno par la Pologne, dans l'espoir de recevoir en échange Memel de la Lithuanie, l'Allemagne, enfin, qui

suscite ouvertement l'irréductibilité ukrainienne, dont la Pologne serait la victime première. M. Beck a alors senti où menait sa politique : à la mainmise hitlérienne, non seulement sur Memel, mais encore sur Dantzig, sur le corridor, sur la Pologne elle-même. Aussitôt a commencé l'action diplomatique qui a abouti au rapprochement avec l'U.R.S.S. et avec la Lithuanie (celle-ci vient de renoncer officiellement à ses prétentions sur son ancienne capitale, Vilno).

Voilà le développement succinct des événements. Il est bien vrai que leur aboutissement actuel est le premier acte en faveur de la paix qui se soit produit en Europe depuis les accords de Munich. Il est bien vrai aussi qu'il est une condamnation sans appel de la politique que la Pologne avait menée toutes ces dernières années. Mais en vérité, il porte condamnation d'une façon bien plus grave contre la politique extérieure d'une autre pays : la France.

La France, en effet, ou tout au moins son gouvernement, mène depuis plusieurs mois une politique inspirée par les pires milieux réactionnaires. Leur « cheval de bataille » est la lutte contre le pacte franco-soviétique : on a accusé ce pacte de tous les crimes ; c'est lui qui, en mars 1936, ayant mécontenté Hitler, aurait provoqué la remilitarisation de la Rhénanie ; c'est lui qui nous aurait séparés de plusieurs États « amis » ; c'est principalement pour ne pas avoir à le faire jouer qu'on a mené la Tchécoslovaquie, et avec elle la démocratie, à l'abattoir de Munich. On l'accusait enfin d'avoir éloigné de nous la Pologne.

Et voilà qu'aujourd'hui nous voyons que c'est en réalité cette politique insensée qui nous a isolés en Europe et dans le monde. Qu'un colonel Beck découvre le danger allemand, où cherche-t-il refuge ? Après des grandes démocraties occidentales, selon la « tradition » ? Non ! Il se rapproche du pays voisin auquel nulle amitié passée ne le lie, bien au contraire. Il se rapproche de l'U.R.S.S. parce que l'U.R.S.S. est le seul grand État voisin de la Pologne qui n'ait pas, comme l'Allemagne, de revendication territoriale, parce que l'U.R.S.S. est le seul État qui n'ait pas, comme la France, trahi ses plus solennels engagements.

A qui fera-t-on croire, désormais, en France, que notre politique d'alliance avec l'U.R.S.S. nous brouillerait avec la Pologne, quand la Pologne elle-même, soudain clairvoyante, mesure notre défaillance à notre dérobade et vient chercher l'assurance de sa paix et de sa sécurité auprès de cette même U.R.S.S. ?

Michel FRANÇOIS.

LA GRANDE TRISTESSE de PRAGUE et la PITIÉ des RÉFUGIÉS

par M^e Paul VIENNEY

A LLER à Prague... c'était toujours une joie pour un Français. Joie des yeux que comblaient tant de monuments aux pierres délicatement ciselées, joie de l'esprit au contact d'une culture originale et si pleine de sève, joie du cœur dans un pays où les amitiés se nouent vite et demeurent fidèles.

Pour une fois, l'invitation au voyage des affiches de tourisme ne mentait point : « Allez voir vos amis de Tchécoslovaquie ». On y allait, et ces amis vous accueillait bien. On éprouvait une sympathie instinctive pour ce peuple industrieux, ordonné, intelligent, libre, et pour la cordiale simplicité de ses mœurs, pour l'ordre de ses demeures et le soin qu'il apportait à ses champs. Et tout cela était d'autant plus sensible qu'il vivait entouré de peuples hiérarchisés, pauvres, sans charme, et de cœur plus lent à s'émouvoir, ou d'esprit moins vif.

J'appréhendais de revoir le visage de Prague, comme on appréhende, sans doute, de revoir quelqu'un après qu'on a trahi son amitié. Plus que les reproches et la colère de ce peuple, je redoutais la tristesse de cette ville et de ses gens, leur mélancolie désabusée, leur amertume.

Et c'est justement cela qui m'attendait. Prague est triste, désespérément triste, et elle n'est que cela. Nulle colère. Aucun geste excessif. Aucun de ces mots violents qui allègent les épaules de celui qui se décharge ainsi de sa peine et qui oblige l'amour-propre de celui qui les écoute à se cabrer, même sous un reproche mérité. La détresse muette du peuple tchécoslovaque est plus terrible, plus accablante ; elle fait plus mal à supporter que les injures.

Pourtant, les monuments sont encore là, qui témoignent contre l'ignorance d'Hitler, d'une longue et belle culture. Mais la statue de Jean Huss, sur la place de l'Hôtel de Ville, n'évoque plus que le souvenir d'une liberté chèrement conquise, à nouveau perdue. La Vltava, devenue rivière allemande, est sans doute aussi belle et le spectacle de la rue reste aussi attrayant qu'autrefois, mais le mouvement de la foule est moins vif, son visage plus grave et son aspect moins riant. Les anciens amis, ceux des jours heureux, vous tendent encore la main, mais on sent que le cœur n'y est plus.

« Pour comprendre l'état d'esprit de notre peuple, me dit un avocat tchèque, il faut vous rappeler ce que représentait ici l'amitié française. Nos enfants apprenaient, dès l'école, à la respecter. Aucun de nous n'a manqué à cette amitié qui jamais n'avait été même effleurée par le soupçon de votre abandon. Nous étions tellement sûrs de pouvoir compter sur vous dans les mauvais jours, que nous avions déjà consenti le sacrifice de notre foyer, de notre vie. Et brusquement, sans autre raison que l'égoïste souci d'une sécurité, d'ailleurs mal comprise, vous avez détruit tout cela. Pire encore : vous nous avez obligé à détruire ce que vous juriez quelques jours plus tôt de maintenir ; vous nous avez poussé à la capitulation après nous avoir

poussé à la résistance. Nous ne vous en voulons pas, mais nous n'avons pas compris. Et nous-mêmes, si notre raison nous dit maintenant que nous avons fait dans notre situation ce que nous avions dû faire, nous la croyons moins que notre cœur qui gémit et qui la dément ».

Nous mettrons longtemps, sans doute, à reconquérir ce peuple qui s'est douloureusement replié sur lui-même. C'est une chose que l'on perçoit à mille signes : déjà de petites croix discrètes ont barré sur la porte des hôtels et la vitrine des étalages, l'ancienne inscription dont on était fier : « Ici, l'on parle français ». Plus de vedettes françaises dans les cinémas, plus de titres français à la devanture des libraires. Le public qui se lève dans les concerts pour applaudir Dvorak et Smetana, reste indifférent aux œuvres de Gounod ou de Massenet.

« Du moins, nous allons pouvoir rester entre nous », avait dit le Général Sirovy au lendemain de Munich. Hélas ! Cette formule consolatrice sert déjà de prétexte aux excès du nationalisme tchèque et aux premières manifestations de l'antisémitisme, précurseur et fourrier de l'hitlérisme.

J'ai assisté à l'une de ces parades écœurantes par lesquelles le nazisme prétend venger les « crimes contre la race ». C'était le 23 octobre, sur la Stepanska, la grande avenue centrale de Prague. Deux cents jeunes gens, étudiants pour la plupart, descendaient au restaurant Savarin dont ils voulaient expulser les Juifs. Une telle manifestation, quelques jours plus tôt, se serait heurtée à une réprobation si spontanée de la foule, que ces petits nazis eussent été rapidement dispersés sous les huées et sous les coups. Mais les temps étaient déjà changés. Nulle réaction de la police. Aucune protestation. Les passants, eux-mêmes, demeuraient muets, haussant les épaules dans un geste désabusé où l'on sentait une douloureuse résignation.

Cette attitude n'est pas le fruit de la lâcheté, mais de la lassitude et du désespoir. Interrogez ces passants. Si vous les blâmez de leur silence et si vous leur prêchez l'énergie, le redressement, ils vous répondront invariablement : « Que voulez-vous que nous y fassions ? Nous sommes abandonnés de tous, et les canons d'Hitler sont à 35 kilomètres de Prague ! ».

Les canons d'Hitler sont à trente cinq kilomètres de Prague... C'est le leit-motiv de toutes les conversations, la réponse à tous les reproches de faiblesse, la phrase qui prépare la venue du Stathalter qui s'installera demain à la place du Président Bénéš si les démocraties occidentales persistent dans leur abandon volontairement aveugle. C'est aussi la phrase par laquelle on explique ou l'on excuse la cruauté avec laquelle ont été refoulés vers l'Allemagne des milliers de réfugiés sudètes.

Mais, ici, le problème vaut qu'on s'arrête un moment sur ce drame atroce dont il serait profondément injuste de faire peser les responsabilités sur le seul gouvernement de Prague.

Il est vrai que des trains entiers de fugitifs ont été

arrêtés en rase campagne et ramenés en arrière, que des femmes se sont couchées sur les voies pour empêcher ce retour, que des hommes se sont jetés par les portières des wagons en marche. Il est vrai que malgré l'absence d'une demande formelle d'extradition on a livré à Hitler des déserteurs de l'armée allemande qui avaient fraternisé avec les soldats tchèques aux premiers jours de la mobilisation. Il est vrai que les lois du Reich sont immédiatement appliquées aux territoires annexés et qu'on cite déjà cinq fusillés, un assassiné à la hache, et un vieillard de 70 ans, père d'un député sudète, obligé de nettoyer les trottoirs en portant une pancarte : « Je suis un traître ». Il est vrai que des centaines de Juifs qui fuyaient devant les troupes d'occupation ont été repoussés par les gendarmes tchèques et qu'ils demeurent encore entre les deux lignes, couchant à même le sol, et se nourrissant au hasard des champs. Il est vrai que des milliers de réfugiés ont été parqués dans des camps de travail, que le Général Sirovy était prêt à les livrer, qu'il n'a consenti à recevoir Sir Neill Malcolm, haut commissaire de la Société des Nations pour les réfugiés, que sur l'intervention personnelle du Général Faucher, et qu'il n'a accordé à la solidarité internationale qu'un bref délai pour s'exercer.

Mais il faut savoir aussi l'indifférence criminelle des gouvernements de Londres et de Paris qui n'ont su répondre à la détresse, à l'exil et à la misère des réfugiés que par un geste renouvelé de Ponce Pilate et par un hypocrite : « Nous n'y pouvons rien ! ».

Si, nous pouvons encore tenter un fructueux effort d'humanité pour sauver toutes ces vies menacées, car il ne faut que deux choses, à ces malheureux, pour échapper à leur tragique destin : de l'argent et des visas.

Certes, ces deux premiers secours obtenus, le problème restera encore difficile. Regardez une carte de la Tchécoslovaquie mutilée. Vous y verrez Prague entourée de toutes parts d'États hostiles qu'il faut traverser au péril d'un nouvel et dangereux exode avant d'atteindre une terre de refuge. Mais l'exode est possible et cela suffit pour que des milliers d'hommes espèrent encore trouver l'asile d'un pays libre, à la seule condition que ce pays leur accorde un visa.

Or, M. Georges Bonnet marchandant ces visas, discute, chicane, se retranche derrière l'intérêt national, alors que cet intérêt exigerait au contraire qu'on accueille largement les hommes, les femmes et les enfants de ce peuple admirable dont le moindre geste de générosité suffirait à calmer le ressentiment et à regagner l'amitié.

La France a beaucoup à se faire pardonner en Tchécoslovaquie. Elle n'y parviendra sûrement pas avec deux cents visas parcimonieusement octroyés à dix mille hommes angoissés auxquels l'exil apparaît comme un dernier espoir.

Il faut que le peuple tchèque se relève et qu'il vive. Mais il ne peut le faire que si nous lui tendons la main.

Les exigences coloniales de l'hitlérisme et la SÉCURITÉ FRANÇAISE

devant le Duce impassible. M. François Poncet peut vraiment se dire que pour un début, c'est un beau début. MM. Daladier et Bonnet, qui ont reconnu le roi d'Italie comme empereur d'Ethiopie, sont-ils prêts à le reconnaître empereur de Tunisie, de Corse et de Savoie ? Leur silence le laisserait supposer. Par ailleurs, Von Ribbentrop vient à Paris ! Sans doute pour exiger, entre autres trahisons, la cession du Cameroun et du Togo.

La question est donc nettement posée. Hitler et Mussolini veulent prolonger l'axe Berlin-Rome en Afrique jusqu'au golfe de Guinée. Les lumineuses cartes que nous publions dans cette page ont été établies par un éminent cartographe, le général Tilho, membre de l'Institut. La première carte montre l'état actuel des choses, la seconde montre comment, par la cession du Cameroun et du Togo au Reich, l'axe vertical Berlin-Rome qui se prolonge en Lybie s'allongerait jusqu'au Congo. Le groupe italo-allemand prendrait la maîtrise du ciel africain et couperait toutes les communications maritimes dans l'Atlantique comme dans la Méditerranée.

Voici ce qu'écrivit le général Tilho à ce sujet :

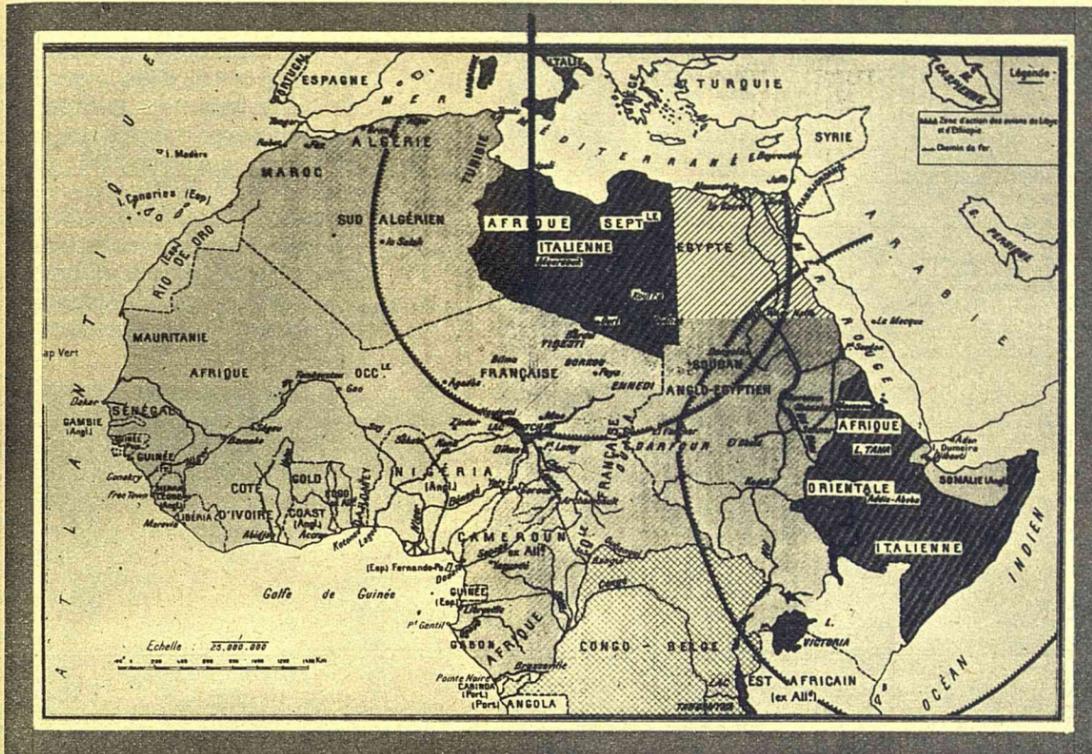
La question des revendications coloniales allemandes n'est pas neuve connue en France qu'à l'étranger. Le dictateur du III^e Reich ayant eu l'habileté de faire croire que si ses sujets manquaient de beurre, c'est parce qu'ils ne possèdent plus de colonies, nombre de braves gens de tous pays s'imaginent qu'il serait raisonnable et généreux de restituer à l'Allemagne ses anciennes possessions tropicales, afin d'empêcher les Allemands de mourir de faim ou d'exploser comme une chaudière en ébullition et sans soupapes de sûreté.

Mais le Japon, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, qui administrent les anciennes colonies allemandes du Pacifique, ont déclaré qu'ils ne sauraient s'en dessaisir; l'Union sud-africaine, de son côté, ne permettrait pas à l'Allemagne de s'installer dans le Sud-Ouest africain ni dans le Tanganyka; que reste-t-il donc à offrir au Führer ? le Togo et le Cameroun, qui sont sous mandat français, le reste sous mandat anglais : c'est donc sur eux que l'Allemagne fait porter tous les efforts de sa propagande et de ses exigences.

Le chancelier Hitler, le 30 janvier 1937, a déclaré solennellement devant le Reichstag que ce n'est point pour des buts militaires que le Reich réclame la restitution de ses anciennes colonies, mais uniquement pour des buts économiques. Je ne puis m'empêcher de considérer la carte et de remarquer que le Cameroun et le Togo, s'ils étaient aux mains des Allemands, représenteraient en cas de guerre deux magnifiques positions stratégiques, qui donneraient aux Italo-Allemands les plus grandes chances de pouvoir battre les Anglo-Français.

« Oui, les visées de l'Allemagne sur le Cameroun et le Togo sont essentiellement stratégiques. Il s'agit d'empêcher les communications de la France avec les possessions de l'Afrique Noire dans le cas de la guerre que prépare le fascisme, d'intercepter toutes nos communications maritimes dans l'Atlantique, cependant que le rôle d'intercepter celles de la Méditerranée serait dévolu à l'Italie.

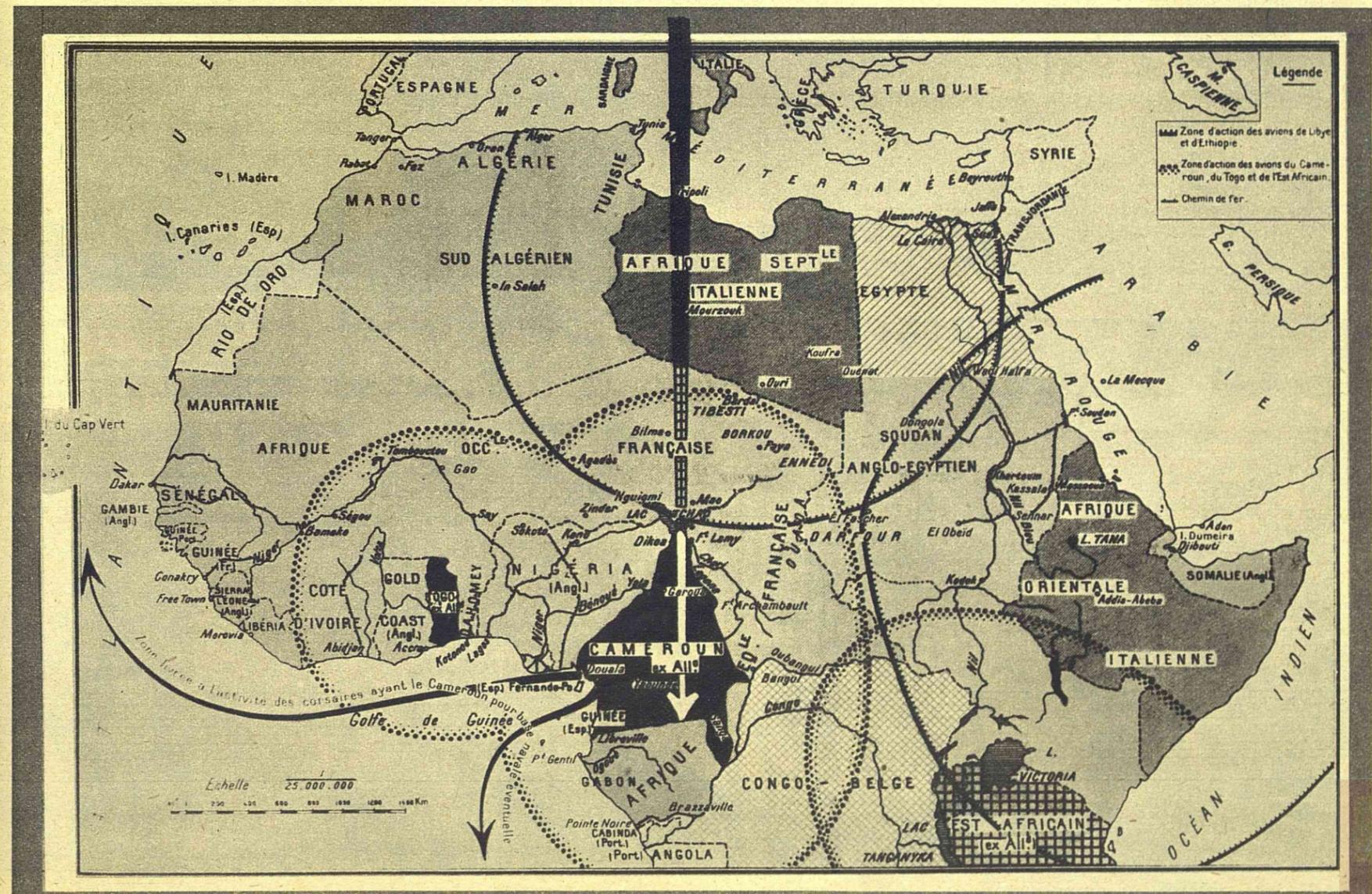
La France est prévenue. Devant la carence des gouvernements, c'est à l'opinion publique d'intervenir. Les sentiments du peuple français à cet égard sont connus et ils sont unanimes. Notre peuple n'est pas pour une nouvelle capitulation, dont les conséquences seraient terribles.



DES l'entrevue de Godesberg, le 23 septembre, Hitler posait devant Chamberlain la question des colonies. D'ailleurs, il y a déjà longtemps qu'en Allemagne une vaste campagne est officiellement menée pour l'attribution de colonies au Reich et la mainmise sur des populations dont les pratiques racistes laissent à penser quel serait leur sort sous la botte hitlérienne. Il existe du reste une « Ligue coloniale allemande » à laquelle le Führer confie la propagande revendicatrice et dont l'organe officiel est la « Deutsche Kolonial Zeitung ».

Hitler a formulé à nouveau ses exigences coloniales, avec brutalité, dans son discours du 8 novembre, à Munich. Il est clair que la « revendication » coloniale est déjà aujourd'hui un des thèmes dominants de la propagande nazie et il est clair aussi que le peuple français ne peut guère avoir confiance, pour re-

pousser les exigences des esclavagistes du III^e Reich, en un gouvernement qui a capitulé de la façon qu'on sait à Munich. Et voici qu'en pleine Chambre italienne ont retenti les cris de « Tunisie ! » « Djibouti ! » et même « Corse ! » (car les fascistes italiens rêvent en effet de faire de cette province française une colonie ! Ils connaissent mal les CorSES, sans doute). L'ambassadeur de M. Daladier, qui assistait à cette scène indécente, n'a pas jugé bon de se retirer. Une autre manifestation, avec les mêmes cris, s'est déroulée sur la place de Venise. Le *Messagero* en rend compte sous le titre : « Le cri des aspirations italiennes ». En fait, il s'agit d'une manifestation préparée par les sections locales du parti fasciste, et le commentaire de l'officier M. Gayda ne laisserait place à aucun doute, s'il en subsistait, toutefois, sur le caractère officiel de manifestations qui ont eu lieu



PETITS ENFANTS SAUVES du MSA



En Chine, la guerre fait rage. Une consigne rigoureuse, un signe soldats et aviateurs japonais doit échapper à la tuerie, ni les Les autorités chinoises ont sauvés innocents. Dans la malheureuse Hou, des formés, la population valide a petits orphelins. Et c'est ainsi l'enfer de la guerre et emmenés Nous vous présentons au photo- cial Robert Capa, quelques scènes touchantes.



Ci-dessus : Le grand bol de riz réconfortant qui ramène à nouveau, sur les visages d'enfants, le frais sourire de leur âge.

A gauche : Ce petit enfant chinois peut pleurer : sa maman a été tuée. Il peut pleurer même s'il ne se rend pas compte de toutes les raisons qu'il a d'avoir du chagrin.

Ci-dessous, à gauche : Les petites filles et une musette pleine de vivres, une natte de paille.

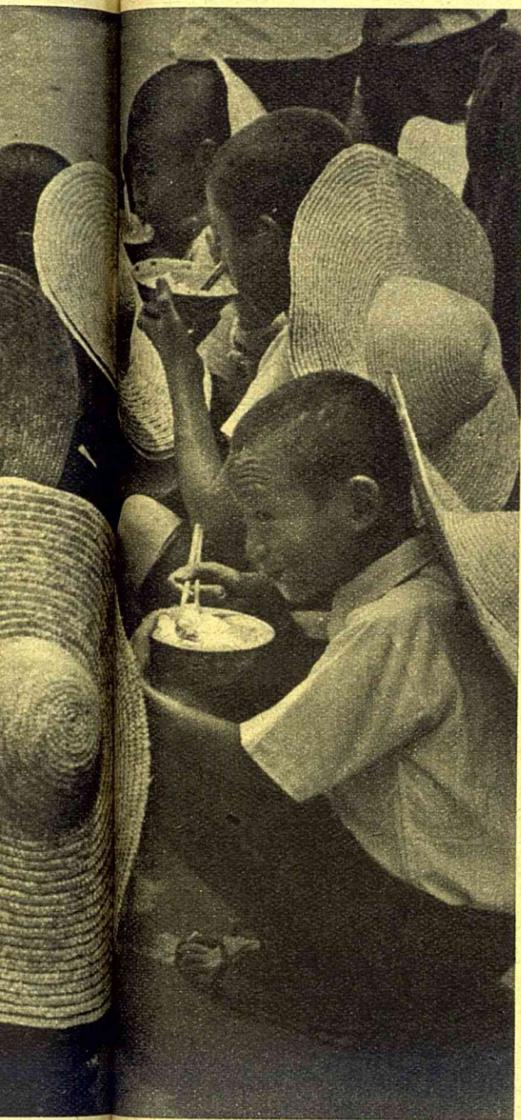
Ci-dessous : Les petits garçons, la même large et comique chapeau de paille, les autres tristes ou narquois, tous, à l'approche du bateau qui les emmène vers le bateau qui les emmène de la...



S ENFANTS CHINOIS

U MASACRE FASCISTE

Le fait que le fascisme nippon assassine et détruit.
 rigoureuse, un signe effroyable commande à tous les
 teurs japonais d'accorder aucun quartier. Personne ne
 rie, ni les femmes, ni les enfants.
 chinoises ont sauvé du carnage les petits enfants
 malheureuse, des comités de Sauvetage ont été
 valide a spontanément aidé à mettre à l'abri du feu les
 st ainsi que centaines d'enfants ont été sauvés de
 emmenés au loin dans l'intérieur.
 entons aujourd'hui, photographiées par notre envoyé spé-
 ques scènes touchant exode.



PHOTOS
R. CAPA

A gauche: Avant
le départ pour
l'intérieur, tous
les enfants ont
reçu un plat de
riz copieux. Et
déjà, ils retrou-
vent leur joie et
leurs rires.

petites filles sages, ont reçu chacune
es, une natte ouverte et un grand chapeau
de paille.
 rçons, la tête protégée du soleil meurtrier par le
apeau de paille vont, les uns imperturbables,
is, tous, au cœur, à la fois joyeux et tristes,
teau qui les attend de la mort.



Ci-dessus : Les
petits Chinois
orphelins sont
recueillis par
des officiers et
des étudiantes
qui ont bénévo-
lement offert
leurs services et
qui les transpor-
tent à bord du
bateau où ils se-
ront en sécurité.

Les enfants chinois sont sauvés du carnage. C'est avec joie qu'ils
quittent Hankéou en flammes. Peut-être ne le verront-ils jamais.
Qu'ont-ils à regretter? Leurs parents sont morts, leurs maisons, sont
en ruines... Ils voguent, eux, au devant de la vie.

COURRIER des LOISIRS

R. F. (10^e) :
 Pour tout ce qui concerne l'Aviation Populaire adressez-vous à la Fédération Populaire des Sports Aéronautiques, 65, avenue des Champs-Élysées, Paris.
 Nous vous signalons par la même occasion que le premier Congrès National du vol à voile, se tiendra le samedi 10 décembre, de 9 h. 30 à 18 h., à la Maison de la Chimie, 28, rue Saint-Dominique. Vous trouverez des cartes 65, avenue des Champs-Élysées.
 Vous voulez pratiquer à très bon compte votre sport favori, le patinage. Adressez-vous à Elyas, 5, rue de Crillon (4^e). C'est l'adresse d'un club de patinage et de hockey qui loue plusieurs fois par semaine la patinoire du Vel' d'Hiv'. Nous pensons que vous ne paierez pas plus de 5 francs la séance.

Campeur d'hier et de demain :
 Vous nous demandez de vous indiquer les adresses d'organisations et clubs de camping et auberges de la Jeunesse. Voyez donc :
 « Les Amis de la Nature » (F.S.G.T.), 15, rue Blondel.
 « Camping et Culture », 29, rue d'Anjou.

« Le Centre Laïque des Auberges de la Jeunesse », 15, rue de Valois, qui édite un bulletin mensuel « Le Cri des Auberges ».
 Nous vous faisons parvenir la très vivante revue mensuelle des « Amis de la Nature ». Nous vous rappelons en outre que chaque semaine dans notre calendrier des Loisirs nous publions toutes les sorties intéressantes.

H. de W. :
 Nous ne pouvons vous renseigner sur les meilleurs spectacles de Nancy et de Strasbourg car nous n'avons pas les programmes de théâtre ou de concerts dans ces deux villes. Mais si vous nous indiquez plusieurs spectacles entre lesquels vous hésitez, nous pourrions sans doute vous conseiller utilement.

Une des meilleures marques de phonographe est à notre avis « Gramophone » ou « La Voix de son Maître ». Il existe deux modèles, l'un vaut 1.000 francs environ, l'autre 400.

Il est très difficile de vous indiquer un choix de disques classiques; c'est tellement une affaire de goût personnel ! Voici tout de même quelques chefs d'œuvres incontestés, très bien enregistrés par ailleurs :

Concerto pour violon et orchestre, de Beethoven — soliste de violon : Kreisler (Le concerto comprend 5 ou 6 disques, à l'envers du dernier se trouve l'Aria de Bach, excellentement joué par Kreisler.)
 Sonate en ré mineur, de Chopin, pour piano (3 disques Columbia.)
 Deuxième Concerto brandebourgeois, de J.-S. Bach, soliste de violon : Jacques Thibaud (2 disques).

Trio de Haydn, interprété par Cortot, Thibaud, Cazals (2 disques).
 Du chant maintenant. Connaissez-vous Lucienne Boyer ? C'est un peu passé de mode mais encore charmant, en particulier : « Dans la fumée » et « Parlez-moi d'amour ».

Dans un autre genre, Dania est toujours agréable à entendre aussi ; n'aimez-vous pas : « La Fille aux Matelots » ? — Complétons cette liste bien incomplète par un disque à votre choix des excellents duettistes Gilles et Julien et un disque aussi de la grande chanteuse nègre, à l'excellente voix de contralto, Marian Anderson : « Deep River » par exemple.

Comment constituer une bibliothèque de livres français ? Si vous souhaitez des titres d'auteurs classiques, il faut que vous nous écriviez de nouveau. Voici déjà quelques suggestions pour compléter vos modernes. Vous n'avez pas de Zola ? Il serait intéressant d'en lire quelques-uns. Prenez donc deux qui sont édités dans la « Select Collection », Flammarion (2 francs le volume) : Le Docteur Pascal, Germinal, La Faute de l'Abbé Mouret, L'Assommoir, Thérèse Raquin. — Une belle série contemporaine est celle des « Thibaut » (Editions N.R.F.), de Roger Martin du Gard, qui s'achève par « Été 1914 » (Prix Nobel). Les sept volumes vous coûteraient assez cher : achetez par exemple les deux premiers : « Le Cahier gris », « Le Pénitencier » et le dernier « Été 1914 ». — De Louis Aragon vous pouvez acheter, chez Denoël éditeur, « Les Cloches de Bâle » et « Les Beaux Quartiers » qui sont deux livres excellents et profondément humains. — Procurez-vous aussi « Les Conquérants » (édité chez Ferenczi à 4 fr. 50), « La Condition Humaine » (Editions N.R.F.), d'André Malraux (voir Courrier des Loisirs, Regards du 1^{er} décembre). — Si vous voulez faire connaissance avec Jean Giraudoux, trop souvent hermétique, achetez donc dans la Collection Ferenczi « Les Provinciales », c'est simple, vivant et plein d'humour. — Nous arrêtons ici cette liste mais vous pouvez chaque semaine consulter notre rubrique « Lire et Relire » dans le Calendrier des Loisirs.

Pour tout ce qui concerne vos loisirs : le théâtre, les livres, la musique etc., demandez-nous conseil, écrivez au COURRIER DES LOISIRS, « Regards », 53, rue de Chabrol. Nous vous répondrons dans cette même page chaque semaine.

Le Théâtre et les Fêtes

AU SALON D'AUTOMNE

PALAIS de CHAILLOT

Deux « classes » de l'Exposition de 37 viennent de ressusciter, de se constituer en sociétés et d'organiser dans le cadre du Salon d'Automne la première de leurs manifestations désormais régulières.

L'une et l'autre, qui ne poursuivent aucun but commercial, ne réunissent — fait assez exceptionnel pour qu'on doive le signaler — que des personnalités compétentes.

Elles ont nom : *L'Art des Fêtes et Les Arts et Métiers du Théâtre*.

Comme l'indique son nom, *L'Art des Fêtes* s'est fixé comme but de donner aux fêtes (officielles ou populaires), des conceptions plus artistiques que celles auxquelles nous avons été, jusqu'à ces dernières années, habitués. Ses premières réalisations ont eu, pendant l'Exposition de 37, leur apogée avec les fêtes populaires à Paris du 14 juillet. Elle a prévu plusieurs manifestations pour la saison 1938-39. On peut voir, dans la section spéciale du Salon d'Automne, les projets dessinés ainsi que ceux qui furent à l'origine des grandes manifestations offertes au public ces dernières années.

L'exposition réunit les maquettes de M. André Ventre, conçues en vue des grandes cérémonies officielles qui se sont déroulées de 1933 à nos jours.

Celles d'après lesquelles fut décoré Paris pour la visite des souverains anglais, ainsi que les peintures inspirées aux artistes par cet événement éminentement spectaculaire.

Celles du Commissariat des Fêtes de Paris, réalisateur du Bal Véronique, du Cortège de la Lumière, du Bal des Bijoux, etc.

Des documents concernant les fêtes à l'étranger et notamment celles du couronnement du Roi d'Angleterre; les premiers projets du concours pour la célébration, en juin 39, du cinquantenaire de la Tour Eiffel, enfin des œuvres des décorateurs spécialisés : Siclis, Sonrel, Lex et Pierre Bride.

Le célèbre peintre Raoul Dufy montre en une série de gouaches comment il fut inspiré par les funérailles du ma-

rechal Lyautey et par la réception du roi George VI à l'Élysée.

L'autre section : celle des *Arts et Métiers du Théâtre*, s'exprime de deux façons différentes. D'abord en une exposition de maquettes de décors, de costumes et de masques signés des plus grands décorateurs de théâtre, tel Touchagues que je détache parce qu'il est en vedette avec une importante série de maquettes pour des œuvres montées sur différentes scènes.

Ensuite, en un Théâtre d'Essai, scène construite spécialement au Salon d'Automne et sur laquelle jouent de jeunes troupes de comédiens et de danseurs, professionnels ou amateurs, en collaboration avec de jeunes metteurs en scène et de jeunes décorateurs.

Parmi celles-là, nous pouvons déjà signaler le groupement théâtral ouvrier *Proscenium* avec une pièce de Tchekoff : « La demande en mariage », des chœurs parlés et « L'Amour médecin » de Molière, et celle de la *Maîtrise de Danse de Janine Solane* qui apporte une véritable révélation dans la technique décorative et chorégraphique, celle des *Comédiens Routiers* et plusieurs spectacles de marionnettes, qui ne sont pas les moins intéressants, puisque les marionnettes — à fil ou à gaine — sont, ainsi que je l'écrivais ici même il y a quelques mois, à l'origine de toute éducation théâtrale.

L'entrée de ces deux nouvelles sections au Salon d'Automne est très importante en ce sens qu'elle signale l'apport de la technique dans les loisirs et qu'elle dévoile au public les secrets de l'organisation de la gaieté et des distractions collectives.

Si je me permets de recommander aux lecteurs de « *Regards* » de rendre visite à ces sections, c'est parce que je suis persuadé qu'elles doivent satisfaire pleinement leur curiosité en même temps qu'elles doivent aussi leur révéler combien l'artiste, même à notre époque, participe étroitement à la vie sociale.

YVES-BONNAT.

NOËL
à la Campagne

Pour votre joie...
nous organisons un

RÉVEILLON SURPRISE

Le départ aura lieu à 22 heures, devant les Bureaux de la Fédération Touristique Populaire « PARTIR », en autocars pulmann — pour une destination inconnue... vers une hôtellerie de campagne où vous attendra un souper succulent préparé par un maître queu réputé.

Un orchestre endiablé vous fera danser jusqu'à l'aube.

UN FIN MENU

Les toasts de caviar de la Volga
 La bisque d'écrevisses
 Les truites farcies Montgolfière
 Le jambon de sanglier chasseresse avec les marrons de l'Ardèche
 La poulette de Bresse truffée
 Les aigillettes de caneton à la Montmorency
 La salade Demidoff
 Les fromages variés
 Le parfait Francillon
 Les friandises
 Les fruits de France
 ...arrosés des meilleurs crus
 Café, liqueurs, champagne frappé.

Tout compris, voyage en car, le repas, le bal cotillon : **130 francs.**

Inscrivez-vous d'urgence à notre Service Touristique 1, rue du Quatre-Septembre

POUR VOS LOISIRS de la SEMAINE

DU 8 AU 15 DECEMBRE

LE THEATRE ET LE MUSIC-HALL...

Vendredi 9 décembre, à 20 h. 30, au Théâtre Mogador : *Balalaïka*, opérette à grand spectacle. Places à prix très réduits. Loc. 1, rue du 4-Septembre.

IMPORTANT. — Avec le « *chèque-loisirs* » que nous tenons à votre disposition, vous ne payerez que 5, 10 ou 15 francs au lieu de 10, 30 et 40 francs pour les spectacles des théâtres suivants : Théâtre des Arts, Bouffes-Parisiens, Capucines, Déjazet, Gaité-Lyrique, Odéon, Porte Saint-Martin.
 Demandez-le à notre Service Touristique, 1, rue du 4-Septembre, Paris.

LA MUSIQUE...

Samedi 10 : Les Concerts Lamoureux, à 17 h., Salle Gaveau, 45, rue La-Boétie : Festival Berlioz-Liszt, avec le concours de Mme Janine Weill : Symphonie fantastique de Berlioz ; Scherzo de la Reine Mab, de Berlioz ; Malédiction, poème symphonique pour piano, de Liszt ; Mephisto, valse de Liszt. (Places de 3 fr. 25 à 22 fr. 50).
Dimanche 11, à 17 h., les Concerts Lamoureux, Festival Franck-Wagner, avec le concours de Mlle Simone Delbert : Symphonie en ré mineur, C. Franck ; Variations symphoniques pour piano, de C. Franck ; Ouverture du Vaisseau fantôme, Wagner ; Prélude Parsifal, Wagner ; Chevauchée des Walkyries, Wagner.
Dimanche 11, à 18 h., au Théâtre Pigalle : L'Orchestre Symphonique de Paris. Dernier concert de Gala de Pierre Monteux, chef d'orchestre et Nancie Monteux, danseuse. Œuvres de Haendel, Respighi, V. d'Indy, Landowsky, Milhaud, Debussy, Ravel. (Places de 5 à 35 francs).

LES MUSEES, LES EXPOSITIONS :

Samedi 10, à 14 h. 45 : Les nouvelles salles de la Révolution, au Musée Carnavalet. Accueil par M. Max Terrier, conservateur adjoint.
 Rendez-vous : 23, rue de Sévigné.
Dimanche 11, à 9 h. 45 : Au Louvre : La peinture française au XVII^e siècle, présentée par Madeleine Rousseau.
 Rendez-vous : Porte Denon.
 (Ces deux sorties sont organisées par l'A.P.A.M., 29, rue d'Anjou, et les lecteurs de « *Regards* » y sont cordialement invités.)

Tous les jours, de 10 h. à 20 h., à la Galerie d'Anjou, 29, rue d'Anjou : Deuxième Exposition des 50 peintures de François Desnoyers, exécutées en Tchécoslovaquie pendant l'été 1938. Entrée : 2 fr. Le produit de la vente des tableaux et les entrées seront versés à la souscription pour secourir les réfugiés sudètes.
 Tous les jours, de 9 h. à 19 h. 30, au Grand Palais, XVI^e Salon de l'Aviation, Exposition Internationale de l'Aéronautique. Entrée : 6 francs.

LES BALADES...

Dimanche 11, sortie de « *Camping et Culture* » dans les Bois de Verrières-Sceaux. Rendez-vous à 8 h., sortie du Métro Porte d'Orléans.
 (Renseignements et inscriptions à « *Camping et Culture* », 29, rue d'Anjou.)

LES LIVRES

Lisez et relisez *La Saga des Forsythe*, de John Galsworthy, chez Calman-Lévy.
 (L'épopée de la grande bourgeoisie londonienne au cours du 19^e siècle. Toute la vie égoïste, passionnée, romanesque parfois d'une grande famille que l'auteur suit pendant trois générations sans jamais cesser de nous intéresser.)

Genitrix, de François Mauriac.
 (Où l'auteur nous montre avec une lucidité cruelle jusqu'où peut aller l'amour maternel lorsqu'il est égaré, aveuglé par l'égoïsme.)

Les Contes de mon chapeau, de Pica, illustrés par l'auteur. Nantail éditeur.
 Nos lecteurs ont pu souvent apprécier l'humour cocasse de l'excellent dessinateur Pica, non seulement par les dessins de lui que nous avons publiés, mais aussi par les charmantes et naïves histoires qui ont également paru dans « *Regards* ». Vous trouverez dans *Les Contes de mon chapeau* un recueil de ces petits contes saugrenus qui font de Pica, à notre avis, le prince de l'esprit loufoque. *Les Contes de mon chapeau* vous feront passer de très agréables moments.

SPORTS

En dix mois trois fois champion du monde

Henry ARMSTRONG

le phénomène de la boxe

L'IMMENSE arène du Madison Square Garden de New-York est pleine à craquer. Une foule énorme est venue assister au grand combat comptant pour le Championnat du Monde de poids welters entre Henry Armstrong, tenant du titre, et le Philippin Cafarino Garcia, challenger. Dans l'après-midi, les deux boxeurs ont été pesés : la bascule accusait près de 7 kg. en faveur de Garcia. C'est un avantage énorme. Le combat a débuté à une allure extraordinaire. Garcia s'est rué sur Armstrong qui résiste, laisse passer l'orage et fonce à son tour sur son adversaire. Il s'adjuge les 5^e, 6^e, 7^e et 8^e reprises. Les noirs d'Harlem, perchés tout en haut dans la nuit, loin sur les gradins, se lèvent, crient leur joie, l'encouragent. Garcia est débordé, puis il se ressaisit, blesse à la bouche Armstrong et, bien que très durement touché aux deux yeux se reprend de telle sorte qu'à la 12^e reprise il met le champion en très sérieuse difficulté. Armstrong est groggy, la foule immense s'est tue, l'idole va-t-elle tomber ? Non, Garcia est trop fatigué pour accentuer son avantage, ses coups mollissent et Armstrong refait prudemment le terrain perdu. Il « récupère » tant et si bien qu'il termine les quinze rounds en excellent état. Sa victoire aux points est incontestable. Le Stade tout entier debout l'acclame, là-haut, les noirs chantent : Henry Armstrong reste champion du monde des poids welters. L'authentique boxeur-phénomène a gagné une fois de plus. La foule newyorkaise, lentement, s'écoule : les autres combats ne l'intéressent pas, elle a vu gagner l'extraordinaire champion. Lui, de son côté, calmement, a regagné sa loge. Il n'aime pas les grandes manifestations, intempestives, souvent gênantes de la popularité. Cet homme intelligent et sage, après la dure bataille qu'il vient de gagner, veut retrouver le calme, la paix. Mais ce grand seigneur de la boxe, le connaissez-vous ?

Les Armstrong sont d'honnêtes et pauvres gens, pauvres et usés de travail ainsi que tous les travailleurs noirs. Ils habitent Saint-Louis, dans le Missouri. Le 12 décembre 1912, Mme Armstrong met au monde son deuxième enfant, un deuxième garçon. C'est un peu de joie dans la maison, l'enfant est beau et solide : on l'appela Henry. Le petit passe sa jeunesse à St-Louis avec son frère Harry, plus âgé que lui de quelques années. Une enfance malheureuse... Les parents meurent... Les enfants ont grandi : ils décident de quitter la ville et de gagner la Californie. Il y a de cela douze ans. C'est un long voyage dans des trains de marchandises, voyage émaillé d'embûches et d'avatars de toutes sortes. Ils arrivent néanmoins. Henry est jeune : pour gagner sa vie, il vend des journaux, il est cirreur. Son frère Harry aime la boxe : il décide d'en faire son métier. Dans une année, pour gagner un peu d'argent — on lui donne des bourses dérisoires — il dispute cinquante-quatre combats ! Il apprend avec un grand courage son dur métier et voici qu'Henry lui-même s'intéresse à la boxe, il s'y intéresse tellement qu'il veut, lui aussi, devenir boxeur.

Son frère Harry guide ses premiers pas. Et le jeune Henry fait preuve de telles qualités, il déploie une telle force, doublée d'un tel courage, sa boxe est si académique que, bientôt, les contrats affluent. Oh ! on ne paie pas encore un prix très élevé l'honneur d'avoir dans un ring de combat Henry Armstrong ! Il touche quelques dollars pour chacun de ses matches. Il boxe lui aussi très souvent. Il acquiert très vite une bonne réputation et, en 1935-1936, il compte parmi les meilleurs hommes de sa catégorie. Entre temps, son frère a abandonné la boxe active et il est devenu le manager attentif, affectueux, le manager parfait de son frère Henry.

Les deux frères se rendent au Mexique : Henry Armstrong gagne tous ses combats. On peut situer à cette époque (début 1936) le commencement de sa carrière de champion. Il retourne en Californie et dispute dix combats, qu'il gagne, soit aux points, soit par knock-out. Si Henry Armstrong remporte d'innombrables victoires les malins organisateurs l'exploitent méthodiquement et, de ce fait, il ne gagne encore que très peu d'argent.

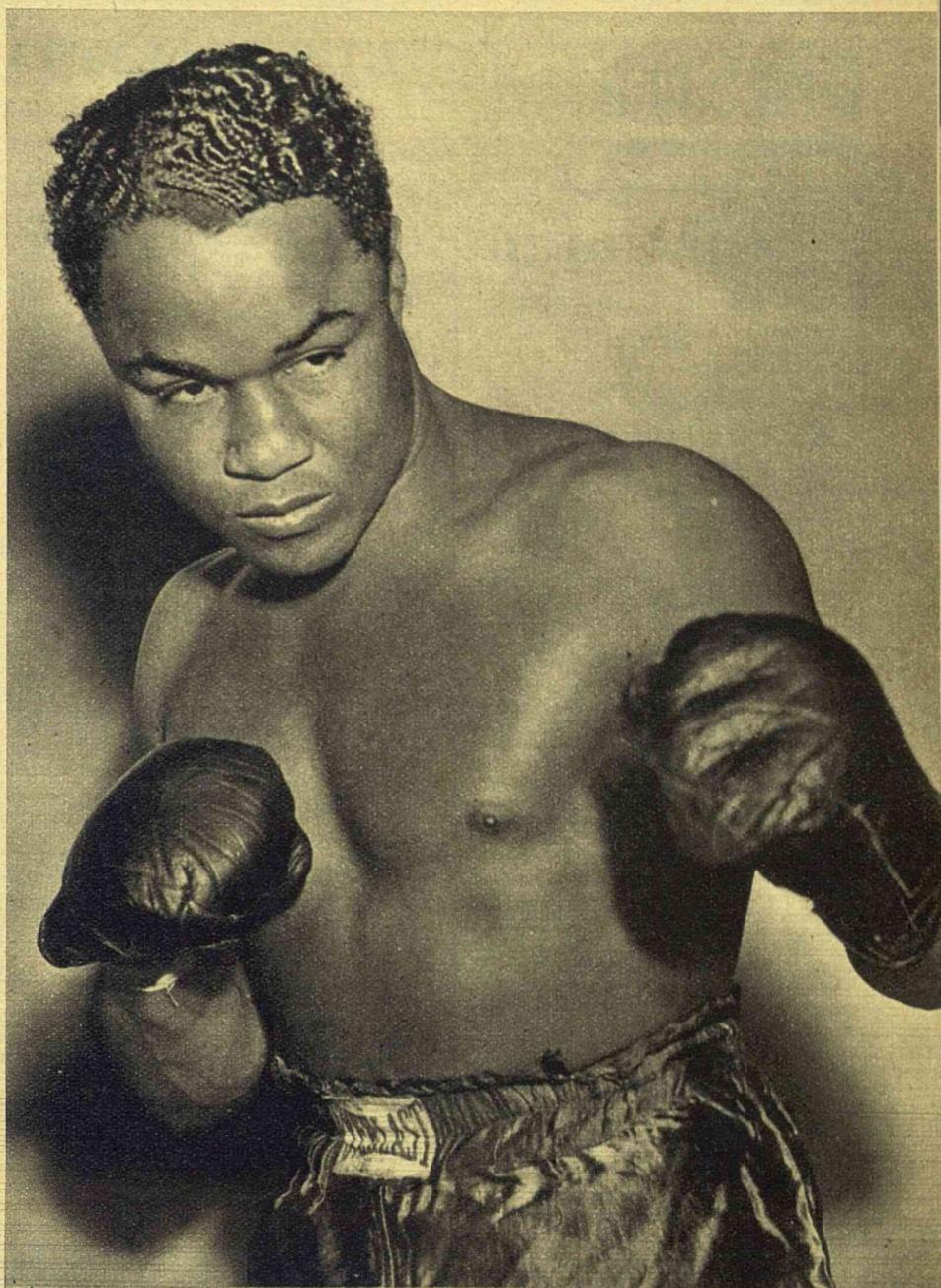
A ce moment Harry et Henry se séparent d'un brave homme de manager blanc qui, trop âgé, n'entendait plus rien aux affaires ! C'est à cette époque aussi qu'Henry Armstrong rencontre l'écrivain américain James Tully. Ce dernier paraît s'intéresser vivement à la carrière du jeune boxeur noir. Il l'encourage. Henry Armstrong ne peut boxer à Hollywood même pour la raison très simple que le ring de Paris-tocrate, de la trop raciale et trop distinguée arène de la cité du cinéma est interdit aux boxeurs noirs ! Il s'en va donc boxer à Los Angeles et remporte par k.-o. de retentissantes victoires, victoires qui ont pour effet de le placer aussitôt au tout premier plan de l'actualité sportive.

A Los Angeles il fait la connaissance de Al Jolson, le « fou chantant », l'artiste bien connu du cinéma et de la radio. Al Jolson jouait les noirs et assurait-il — pourquoi après tout ne pas le croire — les aimait. Il prend en amitié Henry Armstrong et lui prépare doucement le chemin qui conduit au Championnat du Monde.

En 1937, Henry, qu'on appelle désormais Henry « homicide » Armstrong, tant sa puissance de frappe est dangereuse, remporte des victoires éclatantes, et dans des catégories différentes, sur des champions chevronnés, tels que : Mike Bellöse, Benny Bass, Jackie Carter, etc...

De février au 18 octobre 1937, il dispute 19 victoires par k.-o. ou par arrêt de l'arbitre. Il fait montre d'une telle supériorité que le 29 octobre 1937 il dispute à New-York son premier combat pour le titre. Il bat par knock-out à la sixième reprise le champion Pete Sarron. Henry Armstrong devient ainsi champion du monde des poids plume. (Il a depuis lors abandonné ce titre.)

A partir de ce jour, il se remet à l'entraînement avec une fougue, un courage extraordinaires. Il veut conquérir d'autres titres. Il veut mener à bien l'entreprise la plus extraordinaire qu'un boxeur ait jamais tentée : il veut être



aussi champion des mi-moyens et des légers.

Et c'est ainsi qu'en moins d'un an, en dix mois, il accomplira trois performances sensationnelles : il deviendra trois fois champion du monde ! Ce qu'à l'habitude un boxeur met dix ans à faire, Armstrong le fera, lui, en moins d'un an. Il va brûler les étapes.

Le 31 mai 1938, à New-York encore, il bat, aux points, en quinze reprises, Barney Ross et devient ainsi champion du monde des poids mi-moyens.

Enfin, le 17 août 1938, à New-York toujours, il rencontre le champion Lou Ambers. C'est un match terrible. Armstrong est sérieusement blessé à l'œil gauche et à la bouche. Il malmène cependant Lou Ambers et, à l'issue des quinze rounds, il est déclaré vainqueur aux points. Il est sacré champion du monde des poids légers. C'est son troisième titre de champion du monde.

Et voilà, brièvement retracée, la carrière de ce champion, le plus extraordinaire pugiliste de tous les temps. Sa boxe est extrêmement belle à voir, Armstrong est une véritable machine à frapper, sa vitesse est stupéfiante, ses coups à mi-distance toujours dangereux pour les meilleurs boxeurs du monde.

Que pourrait-on dire encore de cet homme qui, ma foi, ressemble assez peu à la plupart des autres boxeurs du monde, si ce n'est qu'il apporte à la pratique de son dur métier une intelligence, une sensibilité — mais oui, le mot est juste — assez peu communes. Henry Armstrong est tout à la fois poète et musicien. Le « Daily Worker » a publié de Henry Armstrong, poète et boxeur, un poème assez beau sur son combat contre Barney Ross. Barney Ross est juif, Armstrong, lui, est nègre, et la lutte que se sont livrée les

deux hommes lui a inspiré un poème sur cette autre sauvage et stupide lutte : la bataille des races, la lutte d'une race plus forte contre une race plus faible, écrasée par avance. Et Armstrong de regretter d'avoir battu, d'avoir écrasé de coups le juif, qu'il ne détestera jamais. « Honte aux hommes qui persécutent d'autres hommes sous prétexte qu'ils n'ont ni le même sang, ni la même foi ! » s'écrie-t-il.

Henry Armstrong est un noir qui a brisé ses chaînes. Un noir qui aime tous les autres hommes. Un homme libre. Un homme intelligent, sain et bon.

Un très grand champion pour nous qui nous occupons en ce moment de la boxe.

Jean ROIRE.

Premier Congrès National du Vol à Voile

« La Fédération Populaire des Sports Aéronautiques organise, sous le haut patronage du Ministère de l'Air, le premier Congrès National du Vol à Voile, placé sous la présidence de M. Lucien Bossoutrot, président de la F.P.S.A., député de Paris, président de la Commission de l'Aéronautique de la Chambre des Députés.

« Ce Congrès aura lieu le samedi 10 décembre 1938, de 9 h. 30 à 18 h., au grand amphithéâtre du Centre Marcellin-Berthelot, Maison de la Chimie, 28, rue Saint-Dominique, Paris.

« On peut se procurer des cartes de congressiste à la F.P.S.A., 65, avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e). »

TOUT pour l'EQUIPEMENT des SPORTS d'HIVER

NATURA-SPORTS

15, boul. Sébastopol - Métro Châtelet - Tél. : Cent. 78-76.

Vente - Achat de matériel de camping et nautique d'occasion.

Cinéma

LE CINÉMA FRANÇAIS
et les lois Sociales

LORSQU'EN juin 1936 les travailleurs du film obtinrent la semaine de quarante heures et la suppression des heures supplémentaires dans les studios, un critique du Jour (dont le directeur, M. Bailby, ne passe pas pour avoir jamais soutenu les revendications des travailleurs) notait, avec un certain sens des réalités, que ces lois sociales allaient augmenter la qualité des films français.

En effet, notait ce journaliste réactionnaire, la règle était alors de tourner presque sans arrêt, jour et nuit, durant les deux semaines qui étaient considérées comme le temps moyen de réalisation d'un film. Après douze ou seize heures de travail, non seulement les électriciens, les machinistes et tout le personnel technique étaient à bout de forces, mais aussi les metteurs en scène et les acteurs, des figurants au vedettes. Ce surmenage avait pour conséquence que le travail n'était pas mûri, mais bâclé, qu'au lieu d'une œuvre acceptable naissait un navet.

Voilà ce que notait le rédacteur du Jour en 1936. Ses prévisions se sont révélées exactes. Depuis 1936 les metteurs en scène ont pu réaliser leurs œuvres dans de bonnes conditions de travail et la qualité, jadis si médiocre des films français, est devenue telle qu'ils font prime sur le marché international, qu'ils remportent jusqu'en Amérique de magnifiques succès.

La durée actuelle de réalisation de nos films a une autre conséquence; les acteurs les plus cotés sont engagés d'avance, parfois pour une année entière. On est donc obligé de substituer aux grandes vedettes des acteurs moins connus; des chances bien plus considérables qu'autrefois sont laissées aux débutants. Ainsi se sont révélés des talents comme celui de Michèle Morgan, ainsi le registre de notre gamme d'acteurs s'élargit et s'agrandit.

Ces nouveaux talents sont aussi une raison du succès de nos films à l'étranger. Déjà certains de nos amis anglais se plaignaient de voir trop souvent les mêmes visages dans les films français. Alors qu'Hollywood se plaint du manque de nouvelles vedettes, Paris se félicite de voir monter la gloire de nouvelles étoiles.

Qu'on n'aille pas, d'autre part, prétendre que les lois sociales aient eu pour conséquence d'élever considérablement le prix de revient d'un film français. Un film français coûtait à la fin de l'année dernière (avant la dévaluation Bonnet, à une époque où les différences de prix de vie s'étaient à peu près égalisées entre les nations) dix fois moins qu'un film américain, trois fois moins qu'un film allemand.

Dans le domaine du cinéma, les lois sociales ont donc eu pour conséquence de faire produire à notre pays des films qui font prime sur le marché international, tout en restant, et de loin, les moins chers du monde.

Pour « redresser l'économie », pour « refaire la France », MM. Daladier et Reynaud ont, par leurs décrets-lois, dans l'industrie du cinéma comme partout, réintroduit les heures supplémentaires et abrogé la semaine de quarante heures.

On peut craindre les conséquences qu'aurait pour l'avenir de notre cinéma national un retour à ces méthodes de travail qui contribuèrent jadis à mettre le cinéma français au rang le plus bas de l'échelle internationale.

Georges SADOUL.

LES FILMS

PAIX SUR LE RHIN

Jean Choux est le metteur en scène de *Jean de la Lune*.

Mais cette œuvre charmante, qui fut un des grands succès du début du parlant, semble presque avoir été un accident heureux dans la carrière de son réalisateur.

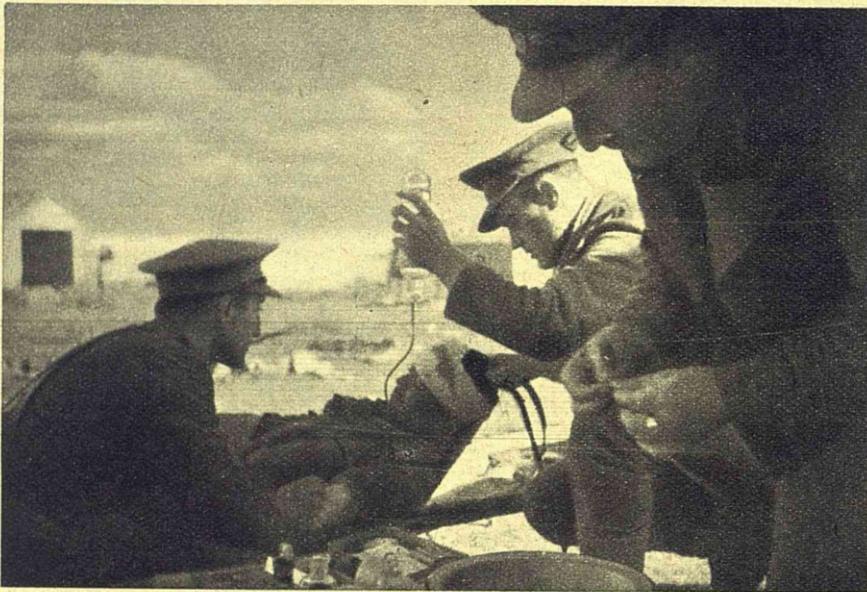
Paix sur le Rhin est quelque chose qui ressemble à une très triste catastrophe.

Une famille alsacienne, la guerre finie, voit revenir une partie de ses fils qui ont servi des deux côtés du front. Mais ils ne se retrouvent que pour se disperser. L'un d'eux, qui a épousé une Allemande, est chassé par son père. Puis l'indésirable, qui est infirmière, soigne avec dévouement son cher beau papa, va jusqu'à lui donner son sang pour une transfusion (il s'est cassé la jambe !) et le soir de Noël elle revient pardonnée au foyer rebâti qu'ont rallié les enfants prodigues.

C'est très ennuyeux, c'est invraisemblable, inutilement mélodramatique, et l'on ne sent nulle part battre le cœur de cette magnifique province qu'est l'Alsace.

Malgré son grand flot de ruban noir, Françoise Rosay n'est pas plus une Alsacienne qu'elle n'a l'âge d'être une jeune fille à marier. Ce sont pourtant les rôles qu'on lui confie.

Albert Jacquin imite Pierre Blanchar



Une scène de « Victoire de la Vie », le beau film d'Henri Cartier sur l'aide sanitaire à l'Espagne.

Henri Fonda, dans « Blocus », un film américain avec Madeleine Carroll. (Ces deux films seront projetés Jeudi 8 Décembre à la Mutualité).

avec beaucoup de conscience, mais il est très loin de son modèle. Dita Parlo s'est fourvoyée dans cette œuvre médiocre qui rappelle parfois ce calamiteux *Bartholdi* qu'on nous sortit l'autre saison. (Film français, de Jean Choux, avec Françoise Rosay, Dita Parlo, John Loder, etc...)

SOMMES-NOUS DEFENDUS ?

Après septembre, il n'est guère de Français qui ne désirent être renseignés sur l'organisation de la défense nationale de notre pays. C'est le sujet qu'a choisi ce documentaire copieux, vaguement romancé, avec les concours d'excellents acteurs comme René Lefèvre. Mais cette question est loin d'être traitée avec le sérieux qu'elle mérite. On montre surtout ces défilés de croiseurs ou ces parades militaires auxquelles nous ont habitués les actualités de la semaine. C'est peu, et les spectateurs restent sur leur faim.

LA CHALEUR DU SEIN

Un égyptologue s'est remarié quatre fois, a trois fois divorcé, et son fils, qui a perdu sa vraie mère, a trois fausses mères, ce qui est un peu trop pour un seul garçon. Ce film, qui est tiré d'une pièce d'André Birabeau, semble avoir suivi de très près son modèle.

Le dialogue est véritablement excrable. Tous ses bons mots sont usés jusqu'à la corde, une corde qui ressemble fort à d'antiques ficelles. Les caractères des trois mères sont schématiques, et comme elles répondent chacune, l'une après l'autre dans le même ordre, aux questions qui sont posées, on devine d'avance leurs répliques.

Le sujet, traité sur le ton du vaudeville, aurait peut-être valu mieux. Arletty a de l'autorité et de l'abattage. Michel Simon est excellent dans un rôle de vieux raseur. (Film français de Jean Boyer, d'après une pièce d'André Birabeau, avec Michel Simon, Arletty, etc.).

LA FEMME ERRANTE

Dans la famille d'un brave inventeur de professeur, entre, en 1919, comme bonne à tout faire sans gages, une ci-devant épilucheuse de pommes, vaguement gandhiste et inlassable prédatrice de la non-résistance. Ce qui donne au professeur, assisté de son plus mauvais élève, l'idée d'inventer le frigidaire. On lui vole sa première glacière, il en construit une seconde et devient riche et considéré, cependant que la cuisinière reconnaît le commanditaire de cette invention pour son mari et le jeune co-inventeur pour son fils.

C'est, on le voit, un scénario paranoïaque légèrement teinté de quakerisme. On ne peut, malgré la prétentieuse indigence de cette histoire, s'empêcher d'admirer l'habileté technique avec laquelle sont menées les premières scè-



nes, où sont présentés les personnages. L'exactitude minutieuse des décors et le naturel des acteurs sont (comme dans la presque totalité des films américains) admirables. On n'en est ensuite que plus déçu par la naïve prétention du reste du film. Claude Reins imite Lionel Barrymore. (Film américain de Edmond Goulding, avec Claude Reins, Fay Bainter, Jackie Cooper, Bonita Granville, etc.).

Aujourd'hui jeudi 8 décembre
Salle de la Mutualité (Paris)
à 20 h. 30

Ne manquez pas d'aller voir
VICTOIRE DE LA VIE
d'Henri Cartier
BLOCUS
de William Dieterle,
avec
Madeleine Carroll et Henri Fonda

UNE NUIT DE GALA

Un chef d'orchestre ne s'entend pas avec le directeur d'une boîte de nuit, ils se font de vilains tours, et le plus gentil des deux finit par épouser une jolie femme.

Cela ne vise pas à l'originalité. C'est un brave petit film de série avec de l'assez bonne musique de jazz. Pat O'Brien, malgré son physique ingrat et des rôles qui ne le sont en général pas moins, est presque toujours un bon acteur. (Film américain de Busby Berkeley, avec Pat O'Brien, Margaret Lindsay, John Payne, etc.).

RETOUR A L'AUBE

La petite femme d'un petit chef d'une petite gare regarde avec un petit serrement de cœur passer les grands trains. Puis elle va à la grande ville, devient cliente d'une grande couturière, descend dans un grand hôtel, connaît la grande vie, les grands voleurs et les grands malheurs avant de reprendre son petit train-train.

On répète une fois de plus que Mlle Darrieux est bien plaisante à regarder et qu'elle joue joliment la comédie, que son mari, M. Decoin, met gentiment en scène. Mais on se récrie sur la médiocrité de l'anecdote.

Pourtant, cette idée de scénario est plus acceptable, à tout prendre, que celle de 90 % de films américains dont l'invraisemblance ne choque pas.

Il est très admissible, après tout, qu'une petite bourgeoise provinciale qui se trouve seule dans une capitale, avec un peu d'argent, s'achète une belle robe, se laisse entraîner dans une boîte de nuit, et soit victime d'un escroc. Nous avons souvent lu de telles aventures dans les faits divers.

Si ce n'est pas l'idée qui est sottée, c'est la façon dont elle est traitée.

Le fait est que rien n'est VRAI, rigoureusement rien dans les détails de ce film. Les vrais paysans hongrois qui y « figurent » ont moins de vraisemblance que des choristes d'opéra-comique. La gare est un jouet d'enfant, la boîte de nuit un décor de carton, et jusqu'aux lavabos de l'hôtel, tout sent la fabrication de studio.

Le dialogue de M. Pierre Wolf, qui ne comporte qu'un seul bon mot, ajoute encore à l'artificiel. Si l'on reconnaît que Mlle Darrieux, qui est une excellente actrice, joue ses rôles sans jamais les vivre, on verra que la totale absence de réalisme est le vice majeur de ce film qui n'est pas, par ailleurs, plus ennuyeux qu'un autre. (Film français de Henri Decoin, dialogues de Pierre Wolf, avec Danielle Darrieux, Samson Fainsilber, Pierre Mingaud, etc.).

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

La Pauvre Millionnaire (bonne comédie); Cet Age Ingrat (Deanna Durbin); Professeur Schnock (comique); Carrefour (drame); Entrée des Artistes (bien joué); Vivent les Etudiants (gentil); Cette sacrée vérité, Theodora devient folle (vaudeville américains); L'Étrange M. Victor (pas mal).

BEAUCOUP

Mannequin (amour); Madame et son Clochard (très drôle); Fanny (Marseillais); Tom Sawyer (pour vos enfants); A l'angle du Monde (avant garde); Deanna et ses boys (fraicheur).

PASSIONNEMENT

Blanche Neige (féérique); Vous ne l'emporterez pas avec vous (Frank Capra); Quai des Brumes (bien fait); La femme du boulanger (Pagnol-Raimu).

PAS DU TOUT

Maman Colibri, Le Paradis de Satan, Tempête sur l'Asie, Les nouveaux riches, Un de la Cannebière, Jeunesse Olympique, Chéri Bibi, Ma sœur de lait, Le Révolté, Tamara la complaisante, Monsieur Bégonia, Grisou, Tarakanova.

Suite de l'article de F. FONTENAY

M. Daladier règne. Ce n'est pas grâce à la confiance du Parlement, il l'a mis au rancart. Ce n'est pas grâce à celle du pays : il veut en mettre une moitié hors-la-loi.

Non. M. Daladier règne à la faveur d'une méthode de gouvernement d'un genre inédit, que nous définissons d'un mot : *la mystification*.

Il y a des mystifications joyeuses, leurs victimes en rient plus fort que les autres. Les mystifications de M. Daladier sont de l'espèce des farces qui finissent dans le sang.

Nous avons assisté déjà à la mystification munichoise. Le sacrifice de notre meilleur allié en Europe centrale, le démembrement d'une démocratie unie, la libération consécutive de 40 divisions allemandes désormais disponibles sur notre frontière de l'Est, la reddition de la ligne Maginot tchécoslovaque, la voie ouverte au Reich vers le blé et le pétrole roumains, vers l'Ukraine, la Turquie et la Perse : défaite écrasante. Que le peuple français en eût tout entier conscience, et M. Daladier était balayé sur-le-champ.

Mais le peuple français a été *mystifié*. La capitulation s'est muée en sauvetage de la paix. L'aplatissement devant Hitler a été présenté comme la préface à une entente franco-allemande qui assurerait la paix pour des années. C'est à un fantôme qu'alliaient les acclamations des pauvres gens massés sur le parcours du président du Conseil, à son retour de Bavière : un fantôme évoqué par les sortilèges de la radio et les incantations de la presse vénale.

La mystification du 30 novembre a été plus effarante encore.

Nous avons vu naître, à la veille de la journée fatidique, un certain nombre de légendes. La légende de la Révolution pour le 30 novembre. La légende de la mise à feu et à sang, sur les consignes de Moscou. La légende de la « grève politique ». Et quelques autres.

Et beaucoup de Français se sont laissé mystifier. Les phantasmes ont effrayé le petit bourgeois, l'ont préparé à admettre, voire à réclamer, les répressions les plus féroces.

Nos mystificateurs s'en prirent aussi aux ouvriers.

— Tu vas, disait l'un d'une voix mielleuse, perdre en un jour, si tu fais grève, autant que je te demande de verser en un an par mes impôts de consommation.

La voix — celle de Paul Reynaud — ajoutait :

— Quand donc avons-nous demandé plus au pauvre qu'au riche. Alors, pourquoi la grève ?

Une autre voix disait :

— Les lois sociales sont intactes. Elles le resteront. Les 40 heures ne sont pas menacées. Ouvriers, je défends votre liberté. Je défends la République, je défends la Patrie. Je vous sers en maintenant l'ordre.

Ce mystificateur-là était encore plus fort que son confrère ! Un troisième enfin, qui se présentait lui-même au micro avec une odieuse affectation de démocratisation (« Ici, Monzie... ») s'adressait spécialement aux cheminots, usant de formules comme celles-ci :

— On vous a dit qu'il y aurait 40.000 licenciements. Je vous dis, moi, qu'il n'y en aura ni quarante mille, ni quatre mille, ni quarante, ni quatre...

Comment une campagne aussi effrénée de mensonges, de propos rassurants mêlés de menaces, n'aurait-elle pas eu d'effets ? Dès avant la journée du 30 novembre, une partie de l'opinion française était mystifiée. Les uns croyaient à un danger révolutionnaire auquel s'opposait un gouvernement d'ordre; les autres ne voyaient plus clairement quelles menaces précises les décrets-lois faisaient peser sur eux; d'autres, enfin, craignaient, s'ils faisaient grève, pour leur pain et celui de leurs enfants.

La mystification fut bien plus ahurissante encore au lendemain du 30 novembre. Malgré le savant « travail » de l'opinion, le mouvement avait été d'une admirable ampleur. Mais, selon la politique des mystificateurs, cela ne devait à aucun prix se savoir.

REALITE : Grève massive dans toute l'industrie privée. Plus de grévistes qu'en 12 février 1934. Chômage massif, notamment dans les métaux, le bâtiment, les mines, le textile, les produits chimiques, les ports et docks, etc... Grève importante dans les services publics de province, notamment en ce qui concerne les tramways et les services municipaux. Fonctionnement des chemins de fer, métro, autobus, obtenu uniquement grâce à un déploiement énorme de forces policières et militaires, qui usèrent en maints endroits non seulement de la menace, mais de la violence physique pour obliger les ouvriers à travailler.

VERSION OFFICIELLE : Echec total de la grève. Chômage insignifiant dans les diverses corporations. Services publics ? Il a suffi que les ouvriers se sentent protégés contre les meneurs par la garde mobile pour qu'ils désobéissent avec enthousiasme au mot d'ordre de grève générale !

Pour dire la vérité, quelques journaux seulement.

Pour répandre le mensonge, tous les autres, et cette radio dont les émissions ignoblement serviles ont été pour notre pays amoureux de vérité et de liberté une honte inexprimable.

Forces inégales. Comme après Munich et plus encore peut-être, l'opinion est *mystifiée*. Et l'on va déclarant que M. Daladier est plus solide que jamais sur son trône.

Ces événements comportent une première leçon. Ils nous font comprendre mieux par quels procédés les dictateurs se maintiennent au pouvoir. La mystification, à eux aussi, est leur méthode. Et pour la mettre en pratique, ils disposent du monopole des moyens par quoi se fabrique l'opinion. Journaux, radio. La réalité sociale ne parvient à la connaissance des foules qu'à travers ces officines de déformation des faits, d'étouffement de la vérité, de simple mensonge.

N'avez-vous pas l'impression que tout s'est passé, en France, du 25 novembre au 1^{er} décembre, comme si nous étions « déjà » en régime totalitaire ? La fermeture du Parlement, d'où peuvent tomber des paroles de vérité, l'appropriation de la presse par les trusts, la vénalité des speakers, ont pratiquement permis la transformation en organismes de propagande d'Etat de tous les moyens d'informer l'opinion française. Le futur gouvernement démocratique saura-t-il en finir avec un état de choses dont la démocratie vient d'être victime ? Obligera-t-il la presse à publier ses bilans, donnera-t-il aux organisations populaires leur part de gestion et d'utilisation de la radio ? Fera-t-il la chasse aux pseudo-journalistes qui ne sont que les agents appointés des trusts et de l'étranger ? C'est du « souffle républicain » qu'il s'agit ici.

Mais revenons à nos mystificateurs au pouvoir. Les faits déjà démolissent leurs mensonges. Les lock-outs de centaines de milliers d'ouvriers pour faits de grève démentent la version de la grève « introuvable ». Les augmentations de tarifs et la vie plus chère démentent la légende des décrets de prospérité. Bientôt les feuillets d'impôts, terriblement majorés, démoliront la légende de la fiscalité « démocratique ».

La crise économique aggravée, hélas ! viendra porter le coup fatal au bluff insensé de gouvernements qui prétendent relever le pays en imposant la Grande Pénitence qui donna sous Tardieu et Laval de si beaux résultats.

L'équipe des Munichois ne reste au pouvoir que par la vertu du mensonge, la faiblesse des démocrates radicaux et l'appui insolent des puissances d'argent.

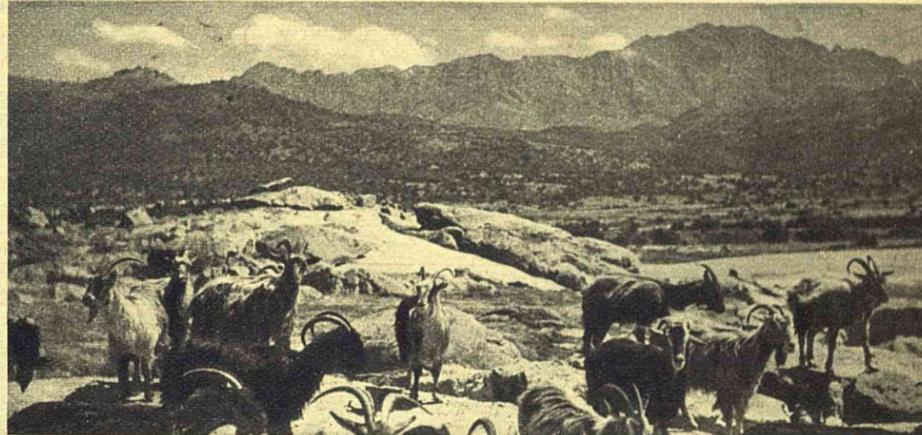
Elle ne s'appuie pas sur le peuple.

L'union étroite des travailleurs et des républicains, qui veulent une France prospère et forte, pourvue d'un gouvernement digne d'elle, mettra fin au règne honteux des mystificateurs.



Une vue prise au cours de la dernière séance de la Chambre italienne, à Rome, où une manifestation contre la France avait été préparée. Le comte Ciano, qui parle, est debout au troisième rang, à gauche. Mussolini est au deuxième rang, les bras croisés. Il ne fit rien, bien entendu, pour arrêter une explosion qu'il avait concertée.

L'offensive se poursuit avec violence dans la presse italienne; les fascistes réclament simplement la Tunisie, Djibouti, la Corse, Nice et la Savoie. Ils veulent un Munich pour la Méditerranée, d'accord avec Hitler, qui dépêche Von Ribbentrop. Déjà, la venue de Chamberlain à Rome est présentée comme devant être un nouveau Godesberg. La réponse n'a pas tardé. Elle n'est pas venue du Gouvernement Daladier, bien sûr, mais de la population de la Corse, où d'imposantes manifestations d'attachement à la France ont eu lieu aussitôt. Le peuple français, dans son entier, partage l'indignation de cette province française. On voit ci-dessous un paysage de l'île de Beauté, près de Calvi.



On connaît le sinistre projet de bombardement par l'aviation rebelle de 137 villes et villages d'Espagne. — projet exécuté en partie, puisque des dizaines et des dizaines d'enfants ont été tués dimanche, à Valence, au cours d'un raid des bombardiers italiens. L'aide aux enfants d'Espagne est plus que jamais un impératif devoir. La Colonie « L'Ami de l'Enfant Espagnol », de Chelles (Seine-et-Marne), continue son œuvre admirable de solidarité humaine.

Le dimanche 11 décembre, à 14 h. 30, 94, rue d'Angoulême, elle donne au profit des petits espagnols qu'elle instruit et fait vivre, une grande matinée artistique, placée sous le patronage de la Maison de la Culture, et présentée par M. Montero, professeur à l'Institut d'Art Dramatique de Catalogne. Ce programme comprendra outre une partie artistique très brillante, une revue composée exclusivement pour être jouée par les petits Réfugiés Espagnols. Vous devez venir nombreux. L'entrée coûtera 5 francs.



LENEA CODREANU, ancien chef de l'hitlérienne garde de fer roumaine, a été tué par des inconnus, ainsi que treize autres détenus pendant leur transfert de la prison de Ramniculo-Serat à celle de Jilava, près de Bucarest. On se rappelle que Codreanu avait été condamné pour haute trahison à dix ans de travaux forcés par la haute-cour roumaine et les treize autres hommes aux travaux forcés à perpétuité.



A New-York, le procès des espions allemands a pris fin. La Cour fédérale a condamné sans faiblesse Erich Glosier à 2 ans de prison, Johanna Hoffmann à 4 ans et Otto Hermann Voss à 6 ans de prison (De gauche à droite, sur notre photo, prise au cours du procès.)

NOUVELLE ÉTAPE

NOUS nous sommes efforcés d'expliquer le rôle important joué par les publications illustrées éditées par les trusts de presse capitalistes pour la propagande réactionnaire ou fasciste.

Nous avons situé la raison d'être et l'activité de « Regards ». Cette activité a été d'autant plus efficace qu'en deux ans son tirage est passé de 30.000 à 100.000 exemplaires. Nous sommes heureux de ce résultat atteint avec des moyens de publicité extrêmement réduits. Mais pouvons-nous nous déclarer satisfaits et affirmer que « Regards » a atteint la diffusion à laquelle il pouvait prétendre ? Non, non et non !

On a le droit d'être plus exigeant et d'espérer un nouvel et rapide développement, si l'on tient compte des forces importantes rassemblées dans les différentes organisations du Front Populaire et qui, toutes, sont intéressées à la vie de « Regards ». Pour ne citer que les plus importantes, ils sont des millions les partisans du Front Populaire groupés dans les syndicats, le Parti socialiste, le Parti communiste, le Parti radical-socialiste, le mouvement Paix et Liberté, la Ligue des Droits de l'Homme, etc. Parmi ces travailleurs, combien sont-ils qui n'ont jamais vu notre hebdomadaire ?

La presse des trusts arrive à pénétrer partout et à se faire connaître de tous grâce à une publicité massive qui ne recule devant aucun moyen coûteux. Ainsi, même dans les plus lointains villages, on connaît les titres de ces journaux, même si on ne les lit pas. Mais à l'inverse nombreux sont ceux qui liraient « Regards » et s'y attacheraient s'ils connaissaient son existence et avaient l'occasion de le parcourir au moins une fois.

Nous ne pouvons, dans ce domaine, compter que sur l'aide de nos amis. En de très nombreuses circonstances, nous avons pu constater qu'il a suffi de l'initiative d'un lecteur pour, immédiatement, développer très largement la diffusion de « Regards », aussi bien par les organisations que par les dépositaires des messageries Hachette. Chaque fois que « Regards » est soumis à l'appréciation des membres d'un Comité de Front Populaire, d'une section socialiste ou d'une cellule communiste, il trouve la plus large audience. Comment en serait-il autrement, puisque

notre hebdomadaire lutte pour la défense des intérêts des ouvriers, des petits commerçants, des artisans, des petits industriels, des paysans, des intellectuels contre les 200 familles qui veulent les écraser. Et que cette lutte est soutenue avec des moyens techniques et artistiques qui n'ont rien à envier aux publications qui défendent les intérêts contraires.

Pourtant, force nous est de constater que si dans certaines villes, grandes ou petites, nous avons enregistré de bons résultats dus à l'activité de nos amis, dans de trop nombreux centres importants, industriels ou paysans, nous sommes encore très loin du minimum de diffusion légitime par l'existence de nombreuses et larges organisations populaires. Et nous ne parlons pas des nombreux inorganisés que la lecture de « Regards » doit intéresser.

Nous pourrions citer en exemple des communes où les organisations groupent quelquefois plusieurs centaines d'adhérents, où n'existe aucun dépôt d'organisation alors que le dépositaire des messageries ne vend que quelques exemplaires, irrégulièrement d'ailleurs. Faute de publicité et pour cause, faute du petit travail de propagande de nos amis, la diffusion végète dans un terrain cependant propice.

Or nous tenons à dire très nettement qu'il est nécessaire que cet état de chose regrettable cesse rapidement. Nous avons toujours eu ici l'habitude de nous expliquer clairement avec les amis de « Regards ». Nous sommes certains qu'ils ne nous tiendront pas rigueur d'une franchise brutale et qu'ils comprendront qu'elle est nécessaire lorsqu'il s'agit d'assurer la vie d'un organe autour duquel se sont groupés tant de dévouements et dont l'utilité est incontestable.

Depuis mai 1937, le juste prix de vente de « Regards » n'a pas bougé. Mais les différents éléments entrant dans son prix de revient n'ont cessé, eux, de subir des hausses que les décrets-lois Daladier-Raynaud vont aggraver. « Regards » ne recevant pas les millions des trusts capitalistes ne peut se payer le luxe d'être vendu à perte. L'équilibre doit s'établir entre son prix de revient et ses recettes provenant de sa vente et de la publicité commerciale.

Le prix de revient augmentant, il est indispensable que les recettes augmentent et pour un hebdomadaire comme le

notre il n'y a que deux solutions : augmenter la diffusion ou augmenter le prix de vente. Des deux solutions, la première est la bonne car elle tend à développer notre propagande, alors que la seconde risque de la gêner dans des régions aux conditions de vie particulièrement précaires pour les masses laborieuses. Nous ne citerons que pour mémoire un moyen qui diminuerait le prix de revient : c'est la réduction du nombre des pages. Nous ne pensons pas que nos lecteurs, si attachés à la formule actuelle de « Regards », puissent retenir une telle éventualité, alors qu'existent tant de possibilités d'augmenter la diffusion.

Nous avons exposé nettement la situation. A tous nos amis de comprendre leur devoir de propagandistes de « Regards ». Un petit effort de chacun et notre hebdomadaire continuera sa route sans augmentation de prix.

Que les lecteurs, les diffuseurs de « Regards » nous demandent quelques spécimens à distribuer, autour d'eux. Sur demande appuyée par une organisation, nous pourrions en envoyer une plus grande quantité.

Que la question de la diffusion de « Regards » soit posée dans chaque organisation, que des dépôts y soient créés sous des responsabilités sûres, des ventes à la criée organisées et nos amis seront étonnés et heureux des résultats. Par répercussion, la vente des dépôts commerciaux augmentera aussi.

Nous comptons et nous savons pouvoir compter sur l'esprit d'initiative de tous les amis de « Regards ». Expliquez son importance, organisez sa diffusion et un nouveau bond en avant nous permettra d'envisager l'avenir avec confiance.

Léon NOEL.

LA RADIO

LA RADIO MISE AU PAS

(Suite du dernier numéro.)

NOUS avons bien raison, la semaine dernière, de crier aux auditeurs : Méfiance. Ce qui s'est passé depuis confirme, et bien au delà, nos craintes.

Le gouvernement a fait de la radio un instrument de mensonge.

Toute la journée du 30 novembre, on a donné aux auditeurs des chiffres sciemment truqués sur la grève générale.

Dès 6 h. 50 du matin, les postes d'Etat tentaient de démoraliser les travailleurs à l'écoute par des informations tendancieuses. Et dans l'après-midi, quand parvint dans les postes d'émission, le communiqué de la C.G.T., ordre fut donné de ne pas le passer.

La veille, une lettre de M. Léon Blum ripostant à certaines allégations de M. Daladier dans son discours radiodiffusé, avait bien failli être jetée au panier. Elle l'aurait été si le journal « Le Temps » ne l'avait publiée. On a finalement reculé devant le scandale qu'aurait été le refus du droit de réponse pour une question aussi grave.

Bien entendu, les postes privés étaient tenus à l'œil. On leur avait envoyé, le 29 novembre, des instructions très sévères. « Vous ne passerez, leur avait-on signifié, que les informations des postes d'Etat ». C'était l'obligation pour les postes privés de renoncer à leurs émissions particulières et de prendre le relais de Paris-P. T. T. Mais cela n'allait pas sans risque. Les auditeurs de Radio-Cité, du Poste Parisien, etc., ne reconnaissant pas la voix de leurs speakers habituels, se seraient demandé ce qui s'était passé. Ils se seraient, en tout cas, méfiés.

On a finalement renoncé à cette tactique. Mais un censeur du ministère de l'Intérieur — et non plus des P. T. T. comme en septembre dernier — fut dépêché dans chaque poste. Ces censeurs furent si maladroits que les postes privés pensèrent, un instant, supprimer purement et simplement leurs émissions. Ils reculèrent devant les conséquences qu'un semblant de rébellion eût entraînées pour eux.

La moralité de cette affaire. C'est que la classe ouvrière ne doit pas tolérer plus longtemps qu'on profite de la radio pour la dénigrer devant l'opinion. Les travailleurs payent comme les autres la taxe radiophonique de 50 francs. Ce serait trop fort qu'on les fasse payer pour les insulter.

Précisément, les élections radiophoniques approchent. C'est le moment de faire entendre vos voix. Préparez-vous à voter pour les listes de Radio-Liberté.

... Radio-Liberté dont M. Daladier avait accepté, en 1935, d'être un des présidents d'honneur !

◆ M. Daladier a remis ça deux fois devant le micro. Les mânes de Gastouet doivent en tressaillir de jalousie. Le discours du 30 novembre est un monument d'hypocrisie. Le jour même où il avait pratiquement supprimé le droit de grève reconnu par Napoléon III lui-même, il osa se poser en défenseur des libertés. Il fit allusion au « pas cadencé des légions en marche » qui retentit dans les pays totalitaires... alors que toute la journée ce même pas avait résonné sur tout le territoire de la République, occupé par les légions de la garde mobile. Il eut le toupet de prétendre qu'il ne songerait pas à porter atteinte aux congés payés alors que les gros industriels et l'Etat lui-même procédaient à des licenciements massifs dont l'un des résultats sera précisément la suppression de ces congés payés pour des dizaines de milliers de travailleurs. Il n'est pas permis de se f... du monde avec plus de désinvolture.

◆ Un qui ne recule pas devant le ridicule, c'est M. de Monzie, ministre des Travaux publics. « Ici Monzie » annonça-t-il l'autre jour, avant de prononcer son discours. De même M. de la Rocque se fait appeler La Rocque tout court. Ça fait plus peuple, vous comprenez ?

◆ Puisque Monzie (sic) est devenu à sa manière une vedette de la radio, rappelons que jadis ce monsieur se prétendait un ami de la classe ouvrière. Il avait réussi à entrer dans l'équipe des avocats journalistes de la « Petite République » à qui les militants poursuivis s'adressèrent volontiers pour avoir des défenseurs. Et c'est ainsi que, tout comme ses compères Laval et Millerand, Monzie (sic) plaide dans sa jeunesse pour les syndicats. Mais pas plus que les dits compères, il ne garda la reconnaissance du ventre.

◆ M. Lionel Ripault, du Radio-Journal de France, doit s'endormir lui-même. Il ne peut prononcer deux phrases sans buter sur un lapsus. L'autre soir, il fit un véritable tour d'acrobatie pour rattraper le mot « démagogie » qui allait sortir de ses lèvres. (Il n'en rattrapa que la moitié et donna : « démog... magogie. » Un dimanche, ayant parlé des cérémonies de Strasbourg et de Metz, il enchaîna : « Voi à ce qui s'est passé en Alsace. Mais des cérémonies se sont également déroulées en France. » Il est vrai qu'un autre jour un autre speaker parla également de la Corse comme si elle n'était pas française. Et, pour consoler un peu plus M. Lionel Ripault, signalons cette speakerie qui, donnant une recette de cuisine, disait récemment : « Vous prenez quatre-z'œufs. » Il faudrait inventer, à l'usage de certains speakers, des micro-tamis et des micro-peignes.

◆ On m'a signalé de divers côtés un vif éloge du livre de Céline : *Bagatelles pour un massacre*. On sait peut-être que ce bouquin est violemment antisémite. Cela ne vous étonnera donc pas d'apprendre que le poste qui le recommandait est celui de Langenberg (Allemagne). Une politesse en valant une autre, on attend, de M. Céline, l'apologie des programmes actuels... Il n'y aura même pas à chercher un nouveau titre.

◆ Cet espéranto... le silence », dit-il. Une constatation. De tous les chansonniers, le plus imité par les amateurs est Charles Trénet. Les chansons les plus entendues du Radio-Crochet : celles de Charles Trénet. « C'est la gloire ! » soupirerait Maurice Chevalier.

VOUS POUVEZ ECOUTER :

JEUDI 8 décembre. — Relais de l'Opéra-Comique (Radio-Paris en soirée) ; Scènes de l'ECOLE DES MARIS, de Molière, de POLICHE, d'Henri Bataille et du COCU MAGNIFIQUE, de Crommelynck (Tour Eiffel, 9 h. 15 matin) ; NAPOLEON 1^{er}, de Bruckner (Paris P. T. T., 20 h. 30).

VENDREDI. — Relais de l'Opéra (Strasbourg, Rennes, Nice, en soirée) ; LA FOLLE DU CIEL, féerie de H.-R. Lenormand (Radio-Paris, 20 h. 30) ; EVOCATION DU SERGENT BOURGOGNE, par Maurice Arnoux (Luxembourg, 21 h. 15).

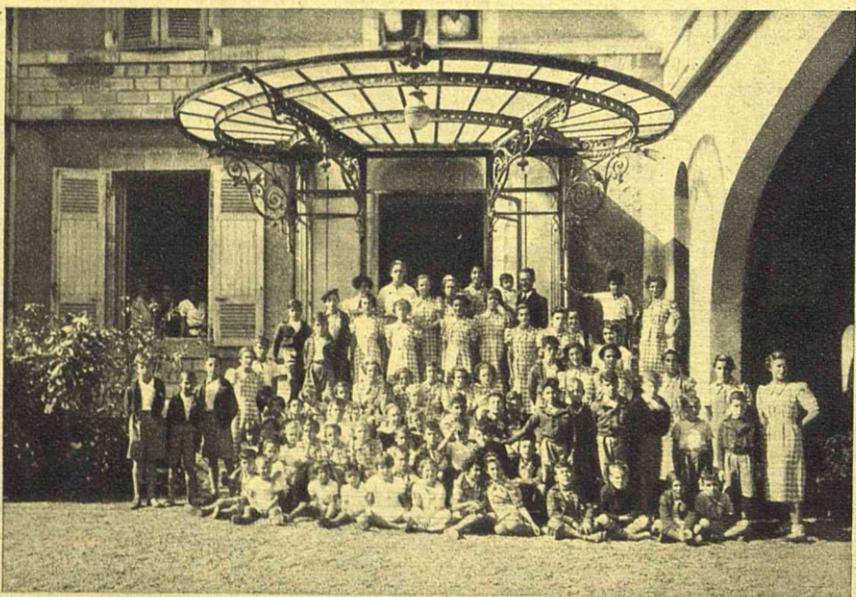
SAMEDI. — AMOUREUSE, de Porto-Riche, acte II (Radio-Paris, 20 h. 30) ; PHEDRE, de Racine (Tour Eiffel, 21 h. 50) ; SAPHO, d'Alphonse Daudet, avec Madeleine Lorys et Roger Gaillard (Paris P. T. T., 20 h. 30).

DIMANCHE. — LE CHANT DU BERCEAU, 2 actes de Martinez Sierra, avec la Comédie-Française (Paris P. T. T., Marseille, Grenoble, 20 h. 30) ; retransmission de l'Opéra-Comique (Paris P. T. T. en matinée) ; FRASQUITA, opérette de F. Lehár (Bruxelles français, 14 h. 30).

LUNDI. — Retransmission de l'Opéra (Radio-Paris, soirée).

MARDI. — Retransmission de l'Opéra-Comique (Strasbourg, Rennes, Nice, soirée) ; A POINGS NUS, de John Galsworthy, avec la Petite Scène (Radio-Paris, 21 h. 30) ; RIGOLETTO, opéra de Verdi (Luxembourg, 20 h. 45) ; LA DAME BLANCHE, opéra-comique de Boieldieu (Bruxelles français, 20 heures).

L'AUDITEUR X...



A Biarritz, une colonie d'enfants espagnols dont les parents ont été fusillés par Franco a été créée dès les premiers mois de la guerre. Des maîtres espagnols et un instituteur français, qui sont simplement nourris et logés, sans autre rétribution, éduquent ces enfants. La colonie tout entière est dirigée avec un admirable dévouement par M. Simon Gonzalès. Tout se fait à la maison, les enfants confectionnent jusqu'à leurs vêtements, à leurs chaussures... Le dévouement, le zèle infatigable, le courage de tous ne suffisent plus à assurer la vie de tous ces enfants. Il faut les aider. Nous signalons la situation difficile de cette œuvre admirable et nous invitons chaleureusement nos lecteurs à envoyer leurs dons à M. Simon Gonzalès, directeur de la colonie des Enfants Espagnols, avenue du Bois-de-Boulogne, à Biarritz.

LE MOULIN DU FRAU

par Eugène LE ROY

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Masfranges, ami de son oncle. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier. Cette nouvelle vie lui plaît, passée entre le travail du moulin, les frairies et leurs amusements. Bientôt elle lui plaît encore davantage quand il se met à aimer la sage Nancy.

Il y a des parents qui ont comme ça des préférences pour quelqu'un de leurs enfants; moi non. Je m'ingardais bien davantage, le dernier, le plus petit, mais je les aimais tous pareillement.

Le temps marchait tout de même, quoiqu'il ne me durât pas, et il y avait plus de dix ans que j'étais marié, qu'il me semblait que c'était d'hier. Si ça n'avait pas été les enfants qui étaient là, comme bonne preuve, je n'aurais jamais pu me les figurer. Ma femme n'était point fatiguée de ses couches, ni de nourrir ses enfants. Elle était devenue plus forte; sa taille s'était épaissie et sa poitrine s'était renforcée, mais elle était toujours fraîche et jolie, du moins pour moi. Elle n'avait pas de ces airs de mijaurée, comme les femmes des villes qui font un enfant ou deux, ne les nourrissent tant seulement pas, et trouvent que c'est trop pénible pour y revenir. Quelquefois regardant ma femme, gaie et contente de son métier de mère et de nourrice, je venais à penser à Mlle Lydia, qui m'avait dans le temps rendu amoureux à ce que je croyais; je me demandais comment j'avais pu seulement regarder cette poupée bien habillée, serrée dans son corset, minaudière et pleine d'idées extravagantes. A cette heure, je comprenais qu'une femme pour être belle, doit être ce que la nature l'a faite, forte et féconde, et non pas une créature faible, bonne pour les plaisirs stériles, mais incapable de supporter les travaux de la maternité. La première des conditions pour une femme, c'est de pouvoir faire des enfants robustes et sains, et de les nourrir sans en pâtir. Autrefois, on estimait une femme par ses enfants; en avoir beaucoup était regardé comme une bénédiction, tandis que la stérilité passait pour une punition d'en haut. Ce qu'on a fait de tout temps chez nous, pour les femmes mules, montre bien comme autrefois on regardait ça. Quand une femme n'avait pas d'enfants, elle allait en pèlerinage à Saint-Léonard, auprès de Saint-Jean-de-Côle, ou à Brantôme, et après la messe et les dévotions, elle se rendait à la porte de l'église et faisait aller le verrou. Après cette cérémonie assez claire, son mari la ramenait chez elle par la main. Mais ces mœurs saines se perdent; on ne craint plus la stérilité; il y en a qui la désirent, et qui s'en vantent, comme si ce n'était pas un malheur ou un crime.

Je ne suivrai pas année par année, ce qui se passait chez nous, parce qu'il me faudrait trop souvent répéter la même chose. Il me faut pourtant parler un peu des métayers qui étaient à la Borderie. C'étaient de braves gens qui travaillaient dur, et étaient à leur aise pour des métayers, c'est-à-dire qu'ils avaient quelques petites avances, et n'étaient pas toujours à tirer le diable par la queue, comme on dit de ceux qui sont dans la gêne. On sait que c'est la coutume dans nos pays de faire la Gerbe-baude ou fête de la moisson, chez les métayers et les bordiers; mais du temps de Jardon, qui était avare comme un chien, nous n'y avions jamais vu seulement un verre de piquette. Nous allions partager quand il fallait le froment, le blé rouge, les haricots, les pommes de terre et les autres revenus, mais c'était tout.

Au contraire, ces métayers étaient de braves gens avec qui nous étions tout à fait bien. Dès la première année, ils nous vinent convier à faire la Gerbe-baude. Nous fimes porter chez eux du vin, de l'eau-de-vie, d'autres affaires et nous y fumes mon oncle et moi, et deux de nos drôles.

C'est un dur travail que la moisson. Etre toujours plié en deux, la tête en bas, sous un soleil qui brûle, à respirer la chaleur que la terre renvoie, et ça toute une journée et des semaines, on se demande comment des femmes y peuvent tenir. Les pauvres, pourtant, elles le font, les jeunes et les vieilles et il y en a qui sont nourrices de ce temps, et qui couchent leur petit à l'ombre d'un pilo de gerbes, et vont le faire têter de temps en temps quand il s'éveille. C'est un malheur et une honte, que de voir les femmes dans nos pays travailler la terre comme des hommes: c'est un malheur, parce que ce travail trop fort les crevé et nuit à la race, et c'est une honte, quand on voit tant d'hommes qui ne font rien et qui se plaignent! On comprendrait pour les femmes, des petits travaux point trop fatigants quand

ça presse, comme de faner, de vendanger, de ramasser les haricots; mais de les voir moissonner, travailler la terre avec de grosses pioches, battre le blé, ou même fouir la vigne avec des hoyaux de cinq ou six livres, c'est une chose à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer et qui me met toujours dans des colères noires.

Il ne faut pas s'étonner après ça, si on voit tant, par chez nous, de ces pauvres vieilles cassées en deux par les reins: à force de s'être courbées vers la terre, elles ne peuvent plus se relever. Et comme la grossesse ne les arrête pas, les enfants qui en sont venus de ces pauvres femmes, se ressentent de toutes ces fatigues trop fortes et de la nourriture mauvaise, et c'est pour ça qu'on voit aux conseils de revision tant de conscrits chétifs et qui n'ont pas la taille. Le travail des femmes anticipe par là sur les populations à venir; c'est comme si nous mangions notre blé en herbe. Je le dis comme je le pense, rien que le travail des femmes, ça justifie toutes les jacqueries!

Mais je me suis laissé aller à dire ce que j'ai sur le cœur, comme ça m'arrive souvent, et ça m'a un peu détourné de mon chemin. Ce que j'ai dit du pénible travail de la moisson, est pour faire comprendre combien les gens sont contents quand on finit de moissonner. Le dernier jour on chante plus clair, et hommes et femmes se renvoient plus vivement les chants de la moisson, *La Parpailolo*, *Lou bouyer de l'aurado*, et autres sans lesquels on ne pourrait soutenir ce travail écrasant.

Le jour de la Gerbe-baude on est content, et l'on mange de bonne soupe grasse, et des poulets en fricassée, et de la daube, sans laquelle il n'y a pas de bonne Gerbe-baude; et aussi on boit de bons coups de vin, pour dédommagement de toute l'eau qu'on a bue en coupant le blé.

Cette première année donc, nous étions allés faire la Gerbe-baude à la Borderie comme j'ai dit, et nous avions déjà fini de dîner, quand notre chambrière, la Fantille, entra portant un panier et des tasses dedans, avec une pinte et du café. Ma femme avait pensé que nos métayers n'en buvaient pas souvent, et elle en envoyait. Tout le monde fut bien content de ça, et on commença bientôt à chanter, chacun à son tour, des chansons patoises. Durant ce temps on buvait, et puis après on versa le café et on fit des brûlots qui faisaient crier d'aise les enfants, contents de voir cette jolie flamme bleue.

Et tous les ans, nous faisons donc comme ça la Gerbe-baude.

Mais il y eut une année où nous ne la fimes pas; c'était en 1867. J'étais allé au bourg, le dimanche d'après la Saint-Jean, pour régler un compte avec un menuisier qui nous avait fait du travail; et comme c'est la coutume chez nous, qu'on ne règle qu'à table, nous devions déjeuner ensemble chez Maréchou. Le temps était vilain; il faisait une mauvaise chaleur, et sur la place, au sortir de la messe, les gens regardaient en haut, et disaient: pourvu qu'il ne nous fasse pas de coquinerie ce temps, ça ira bien. Du côté d'en bas, c'était tout noir, et on entendait le tonnerre au loin, de manière que beaucoup s'en allèrent chez eux, de crainte de l'orage. Mais d'autres entrèrent à l'auberge pour boire une chopine avec des tortillons tout chauds. Lajarthe se trouva là, comme nous entrions, et je le conviai à déjeuner.

Nous nous assimes à table tranquillement, après avoir regardé le temps, qui avait l'air de s'arranger un peu. Après déjeuner on porta le café; nous fimes nos comptes, je payai le menuisier en lui disant: — Nous voilà quittes et bons amis! à quoi il répondit: — Oui, et à une autre fois.

A ce moment Lajarthe, qui était sorti, rentra et nous dit: — Mes amis, nous sommes foutus! Il y a un grand nuage blanchignard qui vient du côté de Coulaures, en suivant la rivière, et il va nous crever dessus. Il n'avait pas dit ça que nous sortîmes sur le pas de la porte. On entendait venir l'orage; les arbres se pliaient et restaient dans cette position, ne pouvant se relever contre le vent; de tous côtés, les passereaux arrivaient pour se mettre à l'abri dans le clocher, quoique la cloche sonnât à toute volée, brandie par trois ou quatre garçons, pour détourner l'orage, comme c'est de coutume dans nos campagnes. De temps en temps un coup de tonnerre éclatait sec, comme des noix tombant sur le plancher. Il tombait quelques gouttes d'eau, lourdes comme du plomb. A chaque éclair les gens se signaient. La vieille Maréchoune alluma un bout de cierge béni, puis elle alla chercher à la tête de son lit un brin de buis des Rameaux, le tempa dans son bénitier de faïence et aspergea autour de la cuisine. Ni les signes de croix, ni le cierge, ni l'eau bénite, rien n'y fit. Les nuages, poussés par un vent d'enfer, arrivaient se suivant les uns les autres, se pressant se pressant comme un troupeau de moutons épeurés, et quand ils furent sur nous, voici la grêle qui tombait à grand bruit...

— Pauvres gens! nous sommes perdus! s'écrièrent les femmes; et elles se mirent à pleurer et à se lamenter. La nore de Maréchou, à genoux près du

ILLUSTRATION DE GRANGE

POURTANT il avait une bonne commune, et tous les paroissiens, une dizaine s'en faut, ne demandaient pas mieux que d'aller à la messe le dimanche, avant d'aller boire quelques chopines chez Maréchou en mangeant des tortillons. Ils voulaient bien aller prendre les cendres, le lendemain du Mardi-Gras; faire bénir une branche de laurier ou de buis, le jour des Rameaux; donner de l'huile au curé pour entretenir la lampe de l'église; lui laisser les serviettes qu'on mettait en croix sur le cercueil de leurs morts; en un mot faire tout ce que leurs anciens avaient fait de tout temps; mais il ne fallait pas non plus les empêcher de s'amuser: Que diable! avant les Cendres il y a le Carnaval, et si le curé voulait l'abolir, les Cendres ne rimerait plus à rien! Ce Crubillou était bien terrible, pour tout ce qui touchait la religion; pourtant, je crois qu'il était comme d'autres curés, que la jalousie le faisait agir, et qu'il voulait interdire à ses paroissiens les plaisirs qui ne lui étaient pas permis.

Il était tellement peu endurant pour toutes ces choses, qu'ayant ouï dire que chez Maréchou on ne faisait pas toujours bien attention au vendredi et au samedi, rapport aux gens qui venaient des foires à l'auberge, est-ce qu'il n'eût pas le toupet d'y aller un vendredi, lever le couvercle de la marmite pour voir s'il n'y avait pas de viande? C'est vrai qu'il n'y retourna pas deux fois. Les femmes de la maison, pauvres bestiasse, l'avaient laissé faire, mais Maréchou qui survint là, le renvoya au diable sans se gêner. Ça n'était pas un mauvais homme, mais il n'aimait pas trop les curés, et il ne lui en fallait pas tant pour le mettre en colère.

Mais en voilà assez sur ce curé Crubillou; j'aime mieux parler de choses plus aimables. Au mois de février 1860, juste le 24, ma femme accoucha d'un drôle, et mon oncle dit:

— Celui-là sera bon enfant, car il est né le jour anniversaire de la République. On l'appela François.

Ça me faisait quatre enfants, mais nous ne nous inquiétions pas de ça, car vivant tout simplement, ne faisant point de dépenses inutiles, le blé ne manquait pas au grenier, ni le vin dans le cellier. Nous ne calculions pas, comme font les gens riches, qui n'ont qu'un enfant, parce qu'il faut tenir son rang et autres belles raisons comme ça. D'ailleurs, ça aurait été dommage qu'ils ne vinssent pas, les pauvres petits, ils étaient tous bien fiers, et profitaient comme des arbres plantés en bon terrain. Hélie, l'aîné, marchait sur ses dix ans, et c'était un bon petit homme, hardi comme une ratepénade, qui montait sur la jument, grimpait sur les arbres, ne craignait ni froid ni chaud, et faisait déjà des commissions assez loin. Tous les jours il montait à Puygolfier avec sa petite sœur Nancette, et la demoiselle Ponsie leur apprenait à lire et à écrire. Celui-là était quelque peu le préféré de l'oncle; il le mettait quelquefois devant lui sur la jument, et l'emmenait à Excideuil ou ailleurs les jours de foire. Né dans un moulin, ce drôle allait dans l'eau comme une loutre, et il piquait sa tête dans les endroits profonds de la rivière, que c'était un plaisir de le voir faire.

J'ai laissé tous mes enfants s'élever comme ça à ne rien craindre, ni la pluie, ni le soleil, ni le vent, et ça leur a bien réussi. Ces petits, aussitôt qu'ils pouvaient marcher, couraient à l'eau comme des canots sortis de l'œuf, nus comme des petits sauvages, et grenouillaient là toute la journée, sans crainte de s'enrhumer ou d'attraper des coups de soleil. Eté comme hiver, ils étaient toujours dehors, les cheveux comme des broussailles, pleins de poussière ou de boue, suivant le temps, déchirés, dépenaillés, nu-pieds, se roulant partout dans les prés, courant dans les bois, dormant sur la palène, et ne venant à la maison que pour demander à manger. Par exemple, ça revenait assez souvent; mais une fois que leur mère leur avait coupé un morceau de pain, les voilà repartis à galoper. Cette vie leur a fait un bon tempérament, et sur huit enfants que nous avons eus, il ne nous en est mort qu'un, la petite Rose, mais c'est le mal de cou qui l'a tuée à quatre mois. Les autres n'ont jamais été malades, et ils sont tous forts, et bons enfants, comme de vrais Périgordins.

(*) Voir *Regards* depuis le 30 juin.



...autour du bourg, c'était partout la même chose, les prés envasés, l'herbe sous la boue, les terres à blé foulées, les jardins saccagés...

lit, se cachait la figure dans ses mains. Maintenant l'orage était en plein sur le bourg; la grêle tombait grosse comme des œufs de pigeon, et même plus encore, car on en ramassa qui semblait des œufs de poule. Avec ça drue et serrée, comme qui décharge un tombereau de cailloux. Les tuiles des maisons volaient en morceaux; les feuilles des arbres tombaient en masse, et disparaissaient emportées par le vent; en cinq minutes, le grand ormeau de la place fut comme à la Noël, sans parler des branches cassées. Puis la pluie commença à tomber comme qui la vide à seaux. La pièce de blé de Maréchou qu'on voyait par la fenêtre, touchant son jardin, était foulée comme si on y avait fait manœuvrer des escadrons de chevaux. Et la grêle tombait toujours, et dans la terre détrempe maintenant, les grêlons finissaient d'enfoncer les morceaux de paille hachée qu'on voyait encore.

Ça dura un quart d'heure comme ça; les tuiles cassées laissaient pisser l'eau dans le grenier, qui, par le plancher mal joint, tombait dans la cuisine; il pleuvait sur les tables, sur les lits, partout, mais on n'y faisait pas attention. Chacun pensait à son blé, à tout son revenu perdu. Les hommes ne disaient rien; ils regardaient tomber la grêle comme écrasés, ayant perdu la parole; d'aucuns marronnaient entre leurs dents, on ne sait quoi, des prières ou des juréments :

— Tonnerre ! s'écria Lajarthe, et on dit qu'il y a un bon Dieu !

— Taisez-vous ! malheureux ! crièrent les femmes de chez Maréchou; mais les hommes ne dirent rien, et je crois qu'il y en avait qui pensaient tout au moins que le bon Dieu n'était pas trop bon en ce moment.

Quand ce fut fini, qu'il ne tombait plus qu'un peu de pluie, nous sortîmes, et les gens du bourg en faisaient autant : chacun semblait pressé de voir son malheur, comme s'il pouvait en douter.

Autour du bourg, c'était partout la même chose : dans les prés envasés, l'herbe était sous la boue, les terres à blé étaient foulées comme un sol à battre. Les chênvières semblaient de cette pâte d'orties qu'on donne aux dindons; les vignes et les arbres étaient hachés, les jardins saccagés; tout ce qui était sorti de terre était perdu. Et de tous côtés on entendait les cris des femmes, leurs exclamations : Sainte Vierge ! nous sommes ruinés ! quel malheur ! nous pouvons bien prendre le bissac !

— C'était bien la peine, criait la vieille de chez Fantou, c'était bien la peine, que je porte sur la pierre de la croix, le jour des Rogations, un gâteau de fine fleur de farine ! de quoi ça nous a-t-il servi ?

Le pauvre Jandillou, le sacristain, était comme les autres, il avait tout perdu, et encore on lui disait des sottises. Comme il passait pour aller voir à sa terre, il y en eut qui lui dirent : — C'est foutu que tes possessions et les litanies de ton curé ne valent guère !

Lui s'en allait baissant la tête, ne sachant que dire à ces gens, qui avaient suivi les Rogations et fait des offrandes, pour protéger leurs récoltes, et qui, les voyant détruites, étaient furieux. La plupart ne s'en prenaient pas au bon Dieu, mais l'idée leur vint que le curé Crubillon n'était pas jovent, et ça se répandit tellement que bientôt tout le monde en fut persuadé; d'autant mieux qu'on remarquait que du temps du curé Pinot il n'avait jamais grêlé.

Moi je m'en fus chez nous, et à mesure que j'approchais, je voyais que c'était là comme autour du bourg : tout était perdu, le blé, les noix, le chanvre, les vignes; il ne restait rien, et par-dessus le marché, quatre noyers étaient par terre. Pour la vigne, ce n'était pas seulement la vendange de l'année, perdue, mais le bois était tellement écrasé qu'on eut du mal à tailler l'année d'après, et que beaucoup de pieds crevèrent. Joint à ça, la ravine qui avait entraîné toutes les terres dans les fonds. Pour ce qui est des bâtiments, il fallut faire resuivre toutes les tuilées, car il pleuvait partout comme dehors.

Nos métayers de la Borderie vinrent, les pauvres gens, tout désespérés, ne sachant plus où ils en étaient. Ils parlaient d'aller se louer chacun de son côté, de manière qu'il nous fallut les rassurer un peu et leur dire que nous leur aiderions à se tirer de ce mauvais pas : et, en effet, il nous fallut leur fournir le blé toute une année.

Mais, ce n'était pas eux seulement qui avaient recours vers nous. Il se trouvait que, comme les apparences de la récolte étaient très bonnes, le prix du blé était descendu beaucoup, ce pourquoi mon oncle en avait acheté dans les environs de deux cent cinquante sacs. Aussi les gens venaient au moulin emprunter une quarte, deux quartes, un sac de blé, et nous le prêtions, sans autre condition que de le rendre l'année d'après.

Tout le monde ne fit pas comme ça, entre autres M. Lacaud. Il disait qu'il était aussi en peine que ses métayers, ayant perdu sa part de récolte comme eux. Mais il ne parlait pas de ses rentes qui n'avaient pas grêlé, ni de ses maisons à Périgueux, et c'était une vraie dérision d'entendre ce gros, je ne veux pas dire le mot, se mettre sur la même ligne que ses métayers et ses pauvres voisins, qui avaient perdu leur pain, tandis que lui n'avait perdu qu'une partie de son revenu, ce qui ne lui ferait pas manger une bouchée ni boire un coup de moins. Mais il faisait ça pour ne rien donner aux autres, ni même prêter.

Cette grêle, avec la naissance de mes autres enfants, c'est à peu près tout ce qui se doit à dire pendant plusieurs années. Depuis François, j'avais eu encore Yrieix, qui était né au mois de septembre 1863. Michel au mois de mai 1866, et le dernier, Bertrand, vint au mois de juillet 1868.

C'est cette même année-là que mourut le pauvre Lajarthe. Il tomba subitement un jour dans une maison où il travaillait, et ne s'en releva pas. Cet homme était tracassé par les affaires du pays, d'une manière extraordinaire pour quelqu'un qui n'avait ni instruction ni bien. J'ai toujours pensé que s'il avait appris, avec son esprit de nature et son caractère, ça aurait été un homme pas commun.

Nous avions eu huit enfants, il nous en restait sept, six garçons et une fille : c'était assez joli; aussi, quand le dernier vint, mon oncle dit comme ça en riant : — A cette heure, je n'ai plus peur que la race des Nogaret se perde ! Mais tous nos enfants étaient si bons petits, si sains, qu'il disait aussi : — Ma foi, ça aurait été dommage qu'ils ne fussent pas venus.

J'ai oublié de dire que nous avions un régent dans notre commune depuis quelques années. M. Lacaud ne le voulait pas trop; il disait que ça n'était pas utile pour les enfants des paysans, d'apprendre à lire et à écrire, parce que ça les détournait de travailler la terre, et que, lorsqu'ils seraient tous instruits, on

ne trouverait plus de métayers. Mais un jour, comme il disait cette raison dans le conseil, le vieux Roumy, qui en était toujours, lui répondit :

— Ça ne sera pas un malheur, au contraire, parce qu'alors les travailleurs de terre seront tous propriétaires, et ne travailleront plus pour les autres.

Mais, malgré sa mauvaise volonté, il lui fallut faire comme dans les autres communes : on acheta une grande baraque de maison dans le bourg, et on y mit le régent après qu'on l'eût un peu radoubé.

Ça fait que nos garçons allaient en classe tous les jours, ceux qui étaient en âge. Mais pour Nancette, c'était toujours la demoiselle Ponsie qui lui montrait. Les drôles apprenaient assez, mais pour être de ceux qui sont toujours devant les autres, ils n'en étaient point, ayant toujours en tête leurs amusements : pêcher, attraper des oiseaux, monter sur la jument, grimper sur les arbres, courir dans les bois, se baigner l'été : ils étaient fous de liberté et ne restaient pas facilement assis.

Je ne me faisais pas de mauvais sang de les voir à peu près dans le milieu, au rang de ceux dont on ne dit rien. Les enfants extraordinaires pour travailler et apprendre, ça fait plaisir aux parents, à ce qu'on dit, mais pour moi, ils me font l'effet de quelque chose de pas naturel, comme qui dirait un octogénaire amoureux, et je me demande quand est-ce qu'ils seront enfants : si ça doit être plus tard, il vaut mieux qu'ils le soient en bas âge. Et ce qui m'a maintenu dans cette manière de voir, c'est que celui qui était toujours le premier, dans le temps que j'allais en classe, et qui avait tous les prix, et qui aimait tant le travail qu'il en oubliait de s'amuser, s'est bien rattrapé depuis. Il est devenu le plus fameux bambocheur qu'il y ait à Périgueux, et, au bout du compte, une fois entré dans la vie, pas plus fort qu'un autre.

Mais si mes enfants n'étaient pas des plus habiles pour l'instruction, je pense qu'il n'y en avait pas, dans toute la classe, qui fussent au-dessus d'eux pour les bons sentiments; aussi étaient-ils prêchés comme pas beaucoup d'enfants le sont. C'était d'abord leur mère qui, dès qu'ils commençaient à comprendre, leur enseignait à être honnêtes avec tout le monde, surtout avec les vieux, et bons pour les malheureux. Jamais elle n'aurait souffert ce qu'on voit dans des maisons, où, pour amuser un petit drôle, on lui donne une pauvre oiseau, qu'il plume et fait souffrir jusqu'à la mort.

Ces amusements, c'est de la mauvaise graine de méchanceté, ou de dureté au moins, qu'on sème en eux. Si nos enfants voulaient, comme tous les drôles, attraper un petit poulet, leur mère le prenait elle-même, le leur faisait un peu manier, caresser, puis embrasser, et leur apprenait à le lâcher d'eux-mêmes, pour aller retrouver la mère cloque. Quand il venait des pauvres à la maison, c'est toujours un des enfants qui allait lui porter un croustet de pain, et en tout elle leur enseignait à être bons et secourables aux misérables.

Et puis, elle leur apprenait comme c'était mal de mentir, et honteux : le menteur est pire que le voleur ! leur répétait-elle toujours. Et elle leur faisait comprendre aussi qu'il ne faut pas même être trop adroit, parce qu'alors on en arrive à tromper les autres, et qu'il faut aller tout droit son chemin où l'on veut aller, et non pas marcher comme les serpents.

(A suivre.)

Eugène LE ROY.

LES EDITIONS DU COMITE THAELMANN

1° La carte géographique de l'Europe Centrale éditée récemment en Allemagne et reproduite en français par le Comité Thaelmann. Cette carte englobe et explique toutes les revendications territoriales de Hitler. Prix de la carte : 8 francs.

2° L'Édition abrégée de « Mein Kampf », éditée également par le Comité Thaelmann et qui englobe tous les passages qu'Hitler a fait sauter dans les éditions dont il inonde le marché français. Prix : 5 francs.

Pour les acheteurs de la carte et de « Mein Kampf », le prix restera de 13 francs sans majoration des frais d'envoi.

S'adresser au Comité Thaelmann, 10, rue Notre-Dame de Lorette, Paris 9^e. C.C.P. A. Seigneur, 1821.52 Paris.

POSTE AÉRIENNE

Utilisez la Poste aérienne, elle supprime les distances. Il suffit pour cela : de mentionner « Par Avion » sur l'enveloppe; d'acquitter la surtaxe fixée pour chaque pays;

- de déposer à temps le courrier en tenant compte des fréquences ci-après :
- Pour l'Europe et l'Afrique du Nord : services quotidiens.
- Pour l'Afrique Occidentale Française : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
- Pour l'Amérique du Sud : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
- Pour l'Orient et l'Extrême-Orient : service hebdomadaire (départ le jeudi).

Demandez à AIR FRANCE, Service Postal, 2, rue Marbeuf, à Paris, sa brochure gratuite « Comment utiliser la Poste aérienne ».

Pour vos Loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

“ BON DIMANCHE ”

Aller et retour
A PRIX TRES REDUITS

VALABLES dimanches et jours fériés
DELIVRES toute l'année.

- ◆ DE Paris-Versailles et des gares du département de la Seine
- ◆ POUR toutes les gares situées dans un rayon de 100 km. autour de PARIS (sens Banlieue-Paris et vice-versa).

6 ZONES 6 PRIX

de 8,50 à 32 fr. en 3^e classe

de 12,50 à 42 fr. en 2^e classe

ENFANTS DE 4 A 10 ANS

MOITIE DE CES PRIX

LE RETOUR est possible

D'UNE GARE QUELCONQUE

- ◆ de la zone d'arrivée
- ◆ d'une zone plus rapprochée
- ◆ ou d'une zone plus éloignée. (moyennant supplément)

Demandez

Les Documents spéciaux sur les billets « BON DIMANCHE » dans les gares et agences de la SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.

Vient de paraître

un nouvel ouvrage de

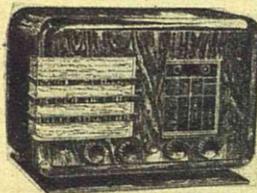
ROMAIN ROLLAND

VALMY

Grand récit historique
pour la jeunesse

Un magnifique album de 32 pages
avec illustrations couleurs de IMBERT. **15 fr.**

E.S.I., 24, r. Racine, PARIS



UNE SEULE DEVISE

VENDRE

LE

MEILLEUR

COOPÉRATIVE DE T. S. F.

31, RUE DOUDEAUVILLE, 31 — PARIS (18^e)

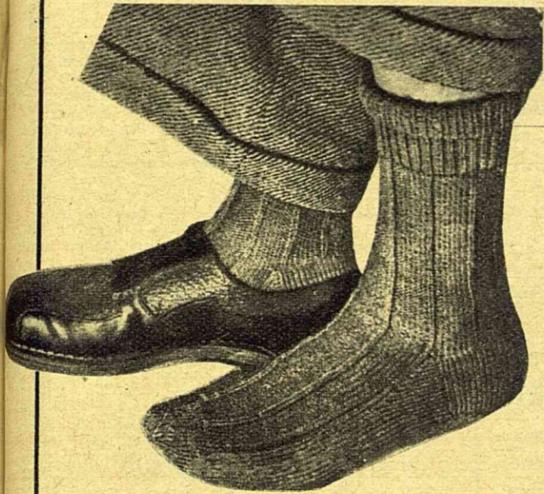
Métro : CHATEAU-ROUGE — Téléphone : MONT. 80-89

Grand choix d'appareils — Reprise des anciens postes
FACILITÉS DE PAIEMENT

TRICOTS

Chaussettes à rayures

(POINTURE ENVIRON 43)



Fournitures nécessaires :

110 gr. de laine de Schaffhouse, qualité Méa 4 fils, bleu-gris. Une petite pelote de coton à renforcer pour talons. 1 jeu d'aiguilles n° 8.

Points employés :

1. Haut de la chaussette : 1 m. endroit, 1 m. envers.
2. Jambe et dessus du pied : 7 m. envers, 1 m. endroit.
3. Semelle et bout du pied, tricoter à l'endroit.

Marche du travail :

Commencer la jambe avec 72 m. de montage et tricoter 13 cm. de côtes simples 1 m. end., 1 m. env. Puis suit le tricot à rayures 7 m. envers, 1 m. endroit sur 15 cm. jusqu'au talon qui est de 34 m. de large et de 28 aiguilles de haut (environ 6 cm.). Le rond du talon se forme comme suit : tricoter 18 m., tric. les 19^e et 20^e m. ensemble, tourner, tric. 3 m., tric. les 2 m. suivantes ensemble, tourner, tric. 4 m., tric. les 2 m. suivantes ensemble, tourner, tric. 5 m., tric. les 2 m. suivantes ensemble, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les mailles du talon soient tricotées.

Relever en les tordant à l'endroit, les 14 mailles de lisière de chaque côté du talon et ensuite tricoter à nouveau en rond, en travaillant le dessus du pied à rayures et la semelle au point de jersey.

Diminutions de chaque côté du talon : tricoter 8 fois sur chaque 2^e tour les 2 premières et les 2 dernières mailles de la semelle ensemble. Le bout du pied qui commence sur le modèle après 22 cm. (talon y compris) est tricoté en rond au point de jersey ; commencer à la 5^e diminution et tricoter 5 rangs dessus ; puis suit la 4^e diminution et tricoter 4 rangs dessus et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste que 8 m. qui sont fermées ensemble.

Les engelures

Voici le froid. Ne vous résignez pas à ses méfaits et n'attendez pas comme une conséquence logique de l'hiver que vos mains et vos pieds gonflent d'engelures. L'engelure, cette tache congestive, n'apparaît que sur un terrain débilité, que sur une extrémité dont la circulation est mauvaise. Vous avez donc des moyens raisonnables de vous en défendre et d'en défendre vos enfants.

D'abord, vous préserver du froid. De bons gants fourrés, de bonnes chaussettes de laine, si vous avez les pieds et les mains gonflés, vous rendront plus de services et seront plus élégants que des doigts boursofflés dans des gants minces, ou des jambes crevasées à travers des bas de soie.

Il faut aussi que gants et souliers soient amples, qu'ils ne serrent pas, qu'ils n'appuient pas sur vos tissus fragiles. Prenez également soin de vos mains, graissez-les le soir avec la solution suivante que vous préparez vous-même : un tiers de glycérine, un tiers de jus de citron et un tiers d'eau oxygénée.

Mais ces précautions préservent votre peau, elles ne suffisent pas à défendre vos tissus et vos vaisseaux des inconvénients du froid. Il n'est rien de mieux pour cela que l'exercice et le massage qui ranimeront votre circulation, videront les vaisseaux congestionnés, feront lever les spasmes.

Si vous êtes sujet aux engelures, cinq à six fois

Le tricot se travaille avec autant de fantaisie que n'importe quel tissu. Nous ne pouvons pas nous passer de pull-over et devons maintenant y ajouter une note strictement personnelle. Certains sont en coloris pastel, mais pour être facile à porter ils doivent être de forme classique. Les manches longues peuvent être bordées d'un biais de piqué blanc assorti à celui de l'encolure. Vous pouvez ajouter à un pull-over blanc un gilet de tricot rayé de couleurs vives ou au contraire avec un pull-over rayé un gilet uni.

N'importe quel pull-over uni peut-être brodé ; ces broderies seront faites soit en laine, soit avec une incrustation de drap découpé. Sur du tricot très fin cette broderie pourra également être en perles ou en pierres de couleurs vives.

Pour mettre sur n'importe laquelle de vos jupes faites-vous une jaquette en chenille tricotée, elle aura l'aspect du velours et aura l'avantage d'être de teintes particulièrement seyantes. Cette chenille se mélange très bien au velours ; les manches et l'empiècement seront en chenille tandis que le devant et le dos seront en velours de coton. Ce modèle fait une silhouette très amincissante.

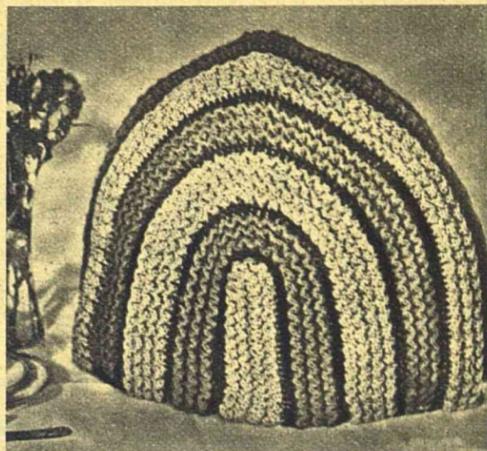
Pour n'importe quelle circonstance vous serez toujours très élégante en tricot.

ROUGE-GORGE.

PULL-OVER A COTES.
ENCOLURE DRAPEE.



Couvre-cafetière



Fournitures nécessaires :

Laine de Schaffhouse, qualité Mono 8 fils, 100 gr. coloris rouille, 100 gr. rouille-clair, 50 gr. brun ; 150 gr. de soie artificielle « La Fileuse », article 10 or, 1 doublure.

Marche du travail :

Commencer le couvre-cafetière au milieu avec le coloris rouille-clair en montant une chaînette de mailles en l'air d'environ 35 cm. dans laquelle on crochète 2 tours de brides. Plier cette bande et la coudre au milieu. Crocheter ensuite continuellement des brides autour de cette bande en répartissant les couleurs comme suit :

1 tour brun, 3 tours rouille, 1 tour brun, 4 tours rouille-clair, 1 tour brun, 3 tours rouille, 1 tour brun, 3 tours rouille-clair, 1 tour brun, 2 tours rouille.

Afin que le travail reste toujours plat, faire dans l'arrondissement, çà et là, 2 brides dans 1 bride. Après avoir terminé les rangs de brides, crocheter dans tous les rangs rouille-clair et rouille, une ruche de même couleur, travaillée comme suit : faire 3 brides dans chaque bride en piquant une fois devant, une fois derrière de manière à faire froncer la ruche. Pour terminer, crocheter dans ces brides qui doivent se tenir droites (dans les brides rouille-clair) 1 rang de mailles serrées en soie artificielle en prenant chaque bride.

La deuxième partie du couvre-cafetière se travaille de la même façon. Les deux parties seront cousues en haut et montées sur la doublure.

Bon appétit !

Savez-vous cuire les choux à la mode... à la mode de chez nous ?... Les choux doivent toujours être cuits dans deux eaux : la première froide, portée à ébullition dix minutes, la seconde bouillante où vous remettrez le chou avec un croûton de pain rassis. Laissez cuire entre trois quarts d'heure et une heure et demie selon la formule d'accommodement.

Un chou à farcir doit être blanchi simplement. Pour une soupe aux choux le chou doit être très cuit. Pour faire réchauffer au gratin juste cuit et très essoré de son eau. Ecrasez-le alors à la fourchette, passez-le au beurre à la poêle, mêlez une grande cuillerée de sauce tomate, un peu de fromage râpé ; mettez dans un plat à gratin, saupoudrez de fromage râpé, posez quelques noisettes de beurre et faites dorer au four vingt minutes. Le plat est sain, économique et très présentable accompagné de petites saucisses grillées.

Les choux de Bruxelles se cuisent comme les autres choux. Vous les rendez ainsi plus digestifs. Mais voilà deux formules peu connues pour les assaisonner. Faites-les blanchir. Mettez-les cuire dans un quart de litre de lait une heure et demie environ à feu doux. Au moment de servir, ajoutez deux cuillerées de crème épaisse délayée avec un morceau de beurre. — 2^e formule : même cuisson que la précédente, passez en purée, même assaisonnement, servez avec croûtons frits au beurre.

SAINTE ZITE.

Docteur Camille FRANC.

Écrivez au Docteur Camille FRANC

Les Terroirs Français ne vendent que quelques sortes de vins, mais... c'est du Vin

LES TERROIRS FRANÇAIS

ne vendent que des vins naturels, sans coupage, et garantis d'origine par pièces de régie.

LES TERROIRS FRANÇAIS

livrent en futs de 55-110-220 litres, sans frais ni droits, dans tout PARIS et dans un rayon de 20 km.

LES TERROIRS FRANÇAIS VOUS OFFRENT

VINS ROUGES

Roussillon 1938. 9°5 ... 2 fr. 90 le litre
Corbières 1938. 10°5 ... 3 fr. 10 le litre
Côtes du Rhône 10° ... 3 fr. 20 le litre

VINS BLANCS

Palas Supérieur 3 fr. 35 le litre
Bordeaux 3 fr. 60 le litre

Et lors du premier achat, nous donnons, de la part de « REGARDS » une bouteille de Champagne d'origine.

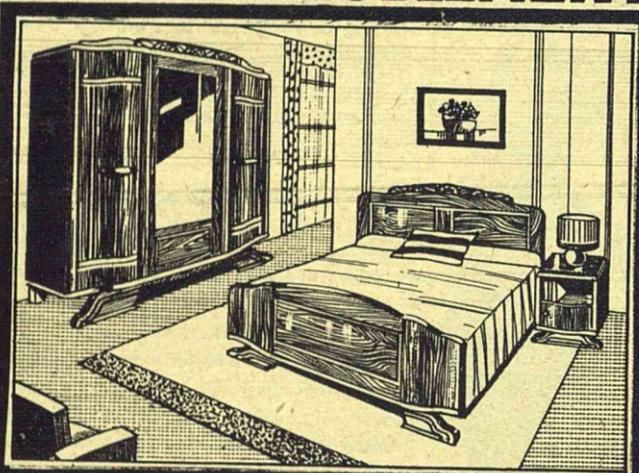
Les Terroirs Français, 13, Boulevard Magenta, Paris (10°)

Tél.: Botzaris 31-47.



Ne soyez pas les derniers

IL Y A ENCORE DE BONNES AFFAIRES A PARIS-AMEUBLEMENT



CHAMBRE bombée acajou ou noyer massif sacrifiée complète... **1650 fr.**

★ NOS AVANTAGES ★

12, 18 mois de crédit - Livraison rapide et gratuite dans toute la France - Bons acceptés - Magnifique objet décorateur offert à tout acheteur.

SANS FILISTES!

PARIS-AMEUBLEMENT vous offre sur l'antenne du Poste de l'Île-de-France : 1° La Minute de Gavroche tous les soirs (v° programmes)



2° Un concert de musique variée chaque samedi.
3° La retransmission du spectacle de l'Européen tous les dimanches à 21 h. 10.

PRENEZ UN TAXI pour venir. C'est le moyen le moins cher car PARIS-AMEUBLEMENT règle le chauffeur.

BON à découper indispensable pour recevoir **GRATUITEMENT** le catalogue album. joignez-le à votre lettre.

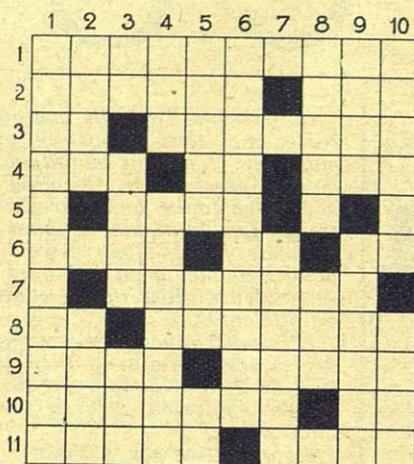
PARIS-AMEUBLEMENT
52 AVENUE D'ORLÉANS PARIS 14°
MÉTRO: HOUTON-DUVERNET - Tél. Ségur 86-46

Paris-Ameublement la maison qui n'a pas de magasin

Reprise en compte de vos vieux meubles
Magasins ouverts tous les jours sauf le dimanche.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 114



Horizontalement

1. Habitant d'une région française dans la vallée de la Loire ; 2. Ce qui reste d'un produit. — Jeu d'adresse ; 3. Adverbe de lieu. — Couverture ; 4. Arbres verts. — Tête et queue de rat. — S'exprime oralement ; 5. Risque ; 6. Mot latin qui signifie : parce que — Possessif — Sur la table à dessin ; 7. Anciennes mesures de capacité qui valaient trois boisseaux ; 8. Phonétiquement : suffisamment — Relevés ; 9. Au bord de l'eau — Précise ; 10. Port d'Italie sur l'Adriatique — Sur le calendrier ; 11. Raisonnable — Effet de forte chaleur.

Verticalement

1. Trois fois la quatrième partie d'un entier (en deux mots) ; 2. Élément naturel de reproduction — Pour former les rayons et les cellules ; 3. Coutumes — N'ignore plus — Boisson ; 4. Ordre cérémonial — Garnies grassement pour être rôties ; 5. Passionnément aimé — Fin d'infinif — Pronom personnel ; 6. Qui se fait pendant l'absence du jour ; 7. Ne sont pas gênées ; 8. Travail intellectuel — Cardinal ; 9. Palmier épineux du Brésil — Mouche malsaine qui procure le sommeil ; 10. Canal anatomique — Port de commerce de la Méditerranée.

Cours gratuits du Groupe Sanitaire Populaire

Le Groupe Sanitaire Populaire organise des cours gratuits de médecine élémentaire et de soins d'urgence en vue de former des infirmiers et infirmières auxiliaires.

Ces cours ont lieu 17, rue Lesage, tous les jeudis soir de 20 h. 30 à 23 heures

COMPAGNIE AIR FRANCE

COURRIER POUR L'A.O.F. ET L'AMÉRIQUE DU SUD

Les heures limites de dépôt du courrier aérien pour l'A.O.F.-Amérique du Sud sont légèrement avancées

Les usagers pourront se renseigner dans leurs bureaux de postes habituels.

Deux joies pour une...

VOILA CE QUE VOUS AUREZ EN PRENANT UN ABONNEMENT D'UN AN A "REGARDS" PUISQUE VOUS RECEVREZ AUSSI, GRATUITEMENT,

L'ALMANACH OUVRIER ET PAYSAN 1939

Nous vous conseillons de vous décider rapidement !

TARIF DES ABONNEMENTS

FRANCE - COLONIES : 3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr. - 1 an : 58 fr.

PAYS DE L'UNION POSTALE : 6 mois : 42 fr. - 1 an : 78 fr.

AUTRES PAYS : 6 mois : 54 fr. - 1 an : 96 fr.

« REGARDS », 53, rue de Chabrol, PARIS. Compte chèque-postal PARIS 1715-54.

Chronosport
AVEC ARRÊT SUR SECONDE AU CENTRE
SUPPLÉMENTS BRACELET CHROME 10° VERRINCASSABLE 5'

75 frs

GARANTI 5 ANS SUR FACTURE ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ERES 50, CHAUSSÉE d'ANTIN PARIS 15 RUE des NOYERS BESANÇON

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr. - Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale : 6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.

Autres pays : 6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

53, RUE DE CHABROL, PARIS - X°

Téléphone : TAITBOUT 56-87

Chèque postal : PARIS 1715-54

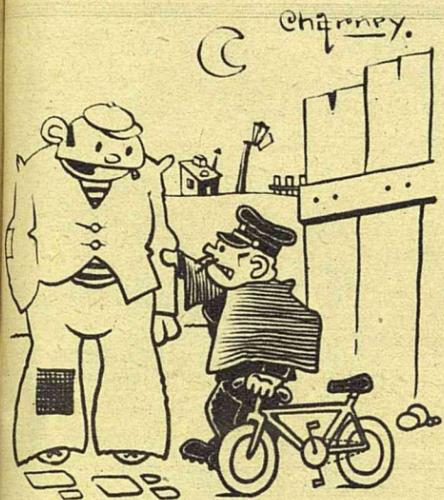
HUMOUR



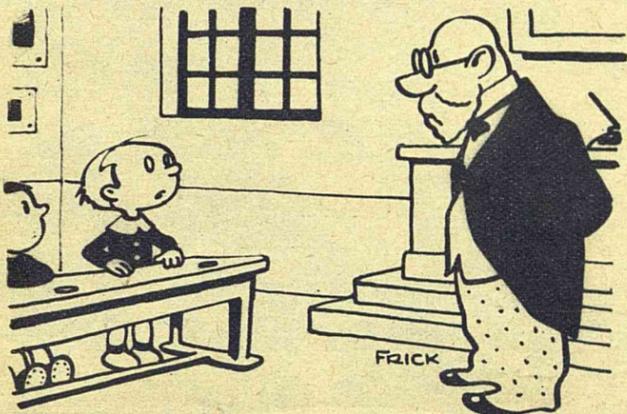
— Patron, je vous apporte ma démission de surveillant de nuit : il m'est impossible de faire des rondes dans une usine carrée...



APRES
— Et maintenant, allons signer les accords culturels



— Allez, ouste, au poste !
— Voilà que maintenant on me réquisitionne, moi aussi !



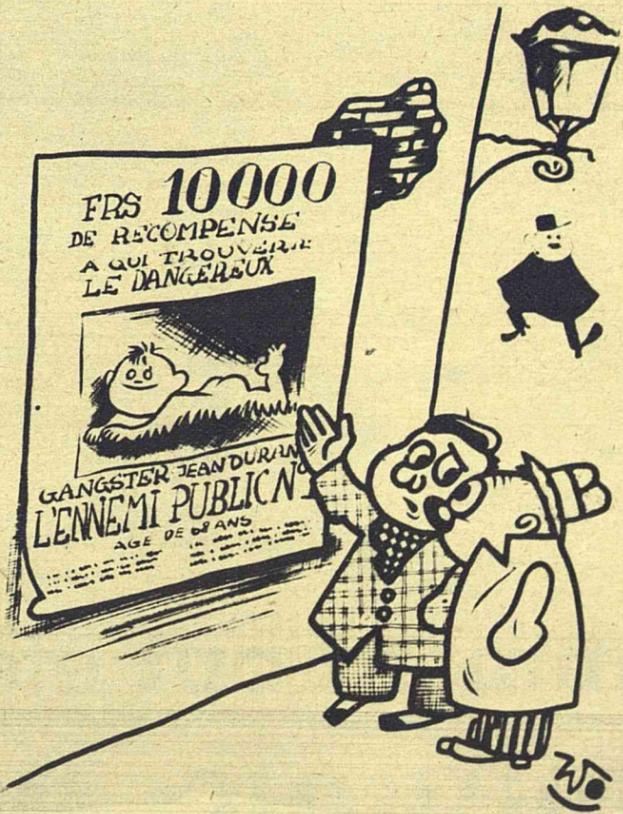
LEÇON DE FRANÇAIS
— Et comment s'appellent les arguments qui permettent de convaincre les contradicteurs ?
— Les... Les bombes lacrymogènes...



LE TABAC CHER
— Allons, pas d'histoire, donne ton paquet de Gauloises !...



LES ANCIENS
— On les soigne, eux, les vieux métaux, ils peuvent encore faire des canons.



— Paraît que c'est la seule photo qu'on ait pu trouver de lui !



LE BOURREAU
— Je regrette, messieurs, mais par ces temps de vie chère la maison ne fait pas de réductions !

17.50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE
24 pages

regards



Comment ont été sauvés des
ENFANTS CHINOIS INNOCENTS